



THÉÂTRE MICHEL

Associations
parisiennes
d'associés

EN ACCORD AVEC LA CIE MINUS & COITEX • CIRCE PRODUCTIONS ET ATELIER THÉÂTRE AGÈRE

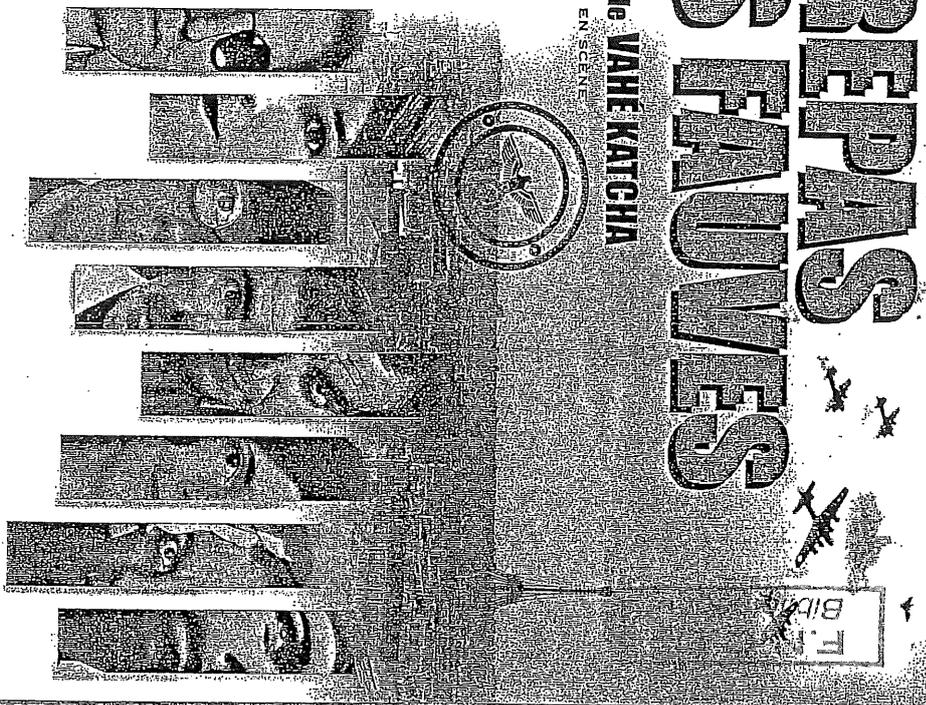
LES REPAS DES FAUVES

D'après l'œuvre de
VAÏNE KATCHA

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
JULIEN SIBRE

Assisté de
ISABELLE BRANNENS
Création Lumière
STÉPHANE LOIRAT
DÉCOR
CAMILLE DUCHEMIN
COSTUME
LEONIE BARR
MÉLISSANDE DE SERRES
MUSIQUE ORIGINALE
HEBINSKI
RÉALISATION GRAPHIQUE
CYRIL DROUIN

AVEC
CYRIL AUBIN
OLIVIER BOUJANA
PASCAL CASANOVA
STÉPHANIE HÉDIN
PIERREJEAN PAGÈS
JÉRÉMY PRÉVOST
JULIEN SIBRE
CAROLINE VICTORIA



L'avant-scène théâtre

UNE PIÈCE UN DOSSIER, UNE ACTUALITÉ Bimensuelle - 1^{er} JUILLET 2011 - N°1301 - 12 €

Le Repas des fauves

d'après l'œuvre de Vaïne Kitcha
Adaptation et mise en scène de Julien Sibre



T-016EY
13940-1

Mémoires 02 21 21
du mardi au samedi à 21h • le samedi à 16h30 • le dimanche à 15h
LOCATION 01 42 65 35 02 • www.theatre-michel.com
PREMIÈRE
metro



13940

Personnages

SOPHIE PÉLISSIER, 30 ans, femme de Victor

VICTOR PÉLISSIER, 35-40 ans, libraire, mari de Sophie

LE DOCTEUR, 35-40 ans, Jean-Paul Pagnon

VINCENT, 30-35 ans, maître en philosophie

PIERRE, 30-35 ans, vétérinaire, revenu aveugle du front

FRANÇOISE, 30-35 ans, veuve de guerre

ANDRÉ LEQUEDG, 50-55 ans, homme d'affaires

COMMANDANT KAUBACH, 40-45 ans, officier SS de la Gestapo

1942.

Un salon bourgeois dans une ville proche de Paris.

En avant-scène à jardin : une haseuse.

En fond de scène à jardin : un bureau et une chaise.

À cour : un grand canapé trois places et deux fauteuils club entourant une table basse.

Au rez de scène à jardin : un téléphone.

Au rez de scène à cour : une radio TSE.

À jardin : deux sorties, l'une dominant sur la cuisine, l'autre sur le reste de l'appartement.
À cour : une sortie dominant accès à l'entrée de l'appartement et à un petit bureau dans lequel sera installé Kaubach.

Le Repas des fauves

Sophie, assise au bureau, écrit les noms de ses convives sur de petits cartons.

SOPHIE : Victor ! Victor, il y a un problème !

VICTOR : (*arrivant la chemise ouverte*) Quoi ? Qu'est-ce que tu as à crier comme ça ?!

SOPHIE : Il y a un problème.

VICTOR : Quoi ?

SOPHIE : Quatre hommes, trois femmes. J'ai retourné le problème dans tous les sens, il est impossible de faire : « un garçon, une fille, un garçon, une fille, un garçon... »

VICTOR : Ah oui, effectivement, ça valait bien la peine de crier comme ça. SOPHIE : Ne te moque pas de moi.

VICTOR : Mais je ne me moque absolument pas. C'est un casse-tête auquel madame Churchill doit être confrontée tous les jours.

SOPHIE : Arrête, pas aujourd'hui.

VICTOR : Ou si ce n'est tous les jours, au moins toutes les semaines. Pour les révisions d'état-major. Tu penses bien, pas une femme, alors : « un garçon, une fille, un garçon, une fille... » (*Présentant la cravate.*) Avec ou sans ?

SOPHIE : Avec.

VICTOR : Oui, tu as raison. Sans. En plus, elle est moche.

SOPHIE : C'est moi qui te l'ai offerte.

VICTOR : Ah bon ? De toute façon, je n'avais pas l'intention de m'habiller.

SOPHIE : Allez, fais-moi plaisir, mets une cravate.

VICTOR : Oh, je ne vais pas me gêner avec eux.

SOPHIE : Allez, habille-toi pour une fois.

VICTOR : Mais ils ne s'en apercevront même pas.

SOPHIE : Ce n'est pas pour eux, c'est pour moi. Et si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au moins pour les asperges, le rôti, les œufs, le vrai café...

VICTOR : Arrête, arrête, je vais me sentir obligé de mettre un smoking.

Il l'embrasse dans le cou.

SOPHIE : Non, arrêtée... tu piques ! (Il l'embrasse à nouveau.) Oh non, je vais être toute rouge. Ya au moins te raser.

VICTOR : Je me suis rasé ce matin.

SOPHIE : Faut croire que ça repousse.

VICTOR : Si tu crois que c'est facile de se raser sans savon et avec un rasoir vieux de deux ans.

SOPHIE : Arrête de ronchonner et va te raser.

VICTOR : Ah, ne me bousscule pas. Et où est-ce que tu as mis mes cigarettes ?

SOPHIE : Ne cherche pas, j'ai confié ton paquet. Tu en as déjà fumé cinq aujourd'hui.

VICTOR : Et les mégots ?

SOPHIE : Je les garde. Je te les donnerai un autre jour. Un jour de mauvaise humeur.

VICTOR : C'est quand même rageant de ne pas pouvoir se procurer de cigarettes.

SOPHIE : On m'en propose dix fois par jour au marché noir.

VICTOR : Oui, mais à quel prix !

SOPHIE : Après la guerre, tu prendras ta revanche.

VICTOR : « Après la guerre »... On n'entend que cette phrase à longueur de journée : « Après la guerre ». Et après, ce sera : « Quand les affaires reprendront comme avant la guerre. » Tu verras, après la guerre, ce sera pire.

SOPHIE : Avant, tu ne fumais presque pas.

VICTOR : Avant la guerre, la vente était libre. Maintenant, quand j'allume une cigarette, j'ai l'impression de commettre un crime. J'adore ça.

SOPHIE : Tu es un gros égoïste. Moi aussi, j'aurais toutes les raisons de me plaindre, mais je ne me plains pas. Je suis si heureuse aujourd'hui. J'ai envie d'embrasser tout le monde. Tu n'es pas jaloux ?

VICTOR : Je l'étais. Au début. Maintenant... après cinq ans de vie commune.

SOPHIE : Méfie-toi... (On sonne à la porte.) Oh ! J'y vais ! (Tout naturellement, elle va ouvrir au Docteur, qui entre.) Ah ! docteur ! Pile à l'heure, je savais que c'était vous !

LE DOCTEUR : Bonsoir les tourtereaux. Je ne suis pas trop en avance ?

SOPHIE : Pas du tout. Vous êtes seul ?

LE DOCTEUR : Oui, Madeleine vous prie de l'excuser, elle n'était pas en état.

VICTOR : Rien de grave ?

LE DOCTEUR : Non, trois fois rien. (À Victor.) Très élégant la chemise ouverte.

SOPHIE : Ah, tu vois, qu'est-ce que je disais.

VICTOR : (au Docteur) Merci.

LE DOCTEUR : Et toi Sophie, en ce grand jour, comment te sens-tu ?

SOPHIE : Comme une pauvre petite qui va avoir un an de plus d'une minute à l'autre. Si on m'avait dit ça l'année dernière.

LE DOCTEUR : Sophie, tu es magnifique. Oh, qu'est-ce que ça sent ?

SOPHIE : Ah ! ne bougez pas ! Interdit d'entrer dans la cuisine !

Sophie sort.

LE DOCTEUR : Ah... veinard, va.

VICTOR : Oui, c'est ce que je me dis tous les jours.

LE DOCTEUR : Alors, je te pardonne. Tiens, regarde ce que j'ai trouvé pour elle : une paire de bas de soie.

VICTOR : Non ?! Une seule ?

LE DOCTEUR : Comment ça « une seule » ?

VICTOR : (sortant trois paires d'un tiroir du bureau) Voilà les miens. Mais moi, elle pourra s'en faire un éventail.

LE DOCTEUR : Trois paires !

VICTOR : Oui, ne te vexes pas, je suis le mari, tout de même.

LE DOCTEUR : Je ne me vexe pas, c'est juste qu'elle va être déçue.

VICTOR : Mais pas du tout ! Elles adorent ça. Surtout en ce moment. Et pour être précis... trois paires... (Dépliant un bas seul,) et demi.

LE DOCTEUR : Qu'est-ce que tu as fait de la jambe manquante ?

VICTOR : Ah, ce n'est pas moi. C'est l'officier qui me les a vendus. Je n'ai pas osé lui demander ce qu'il avait fait de l'autre, tu penses bien.

LE DOCTEUR : Un officier ? Allemand ?

VICTOR : Oui, allemand. Tu as remarqué comme l'officier anglais se faisait très rare en ce moment.

LE DOCTEUR : Oui, oh, je m'étonnais, c'est tout.

VICTOR : Quoi ? Ça t'étonne que tes amis de la Wehrmacht fassent du marché noir ?

LE DOCTEUR : Oh, ce ne sont pas mes amis, je m'accommode du temps qu'il fait, voilà tout. Quand il fera beau, je ressortirai mon panama. En attendant, je me couvre.

VICTOR : Oui, tu te couvres, je sais. Tout le monde le sait. Fais attention que le vent peut se mettre à tourner dans l'autre sens.

LE DOCTEUR : Ne t'en fais pas pour moi, il n'y a pas de risque. (Lisant le journal.) Tu as lu ? Deux cent cinquante-quatre déportés rien que la semaine dernière. Le centre-ville n'y a jamais été aussi sûr. C'est le maréchal qui doit être content.

VICTOR : Où est-ce qu'ils envoient tous ces gens, tu crois ?

LE DOCTEUR : Oh, j'en sais rien. En camp de travail à ce qu'on dit. Tu sais, ce sont surtout des gitans, des J... des gens pas très fréquentables, si tu veux mon avis.

VICTOR : Jean-Paul, ce soir pas de politique, d'accord ? Pour Sophie. Et puis ce que disent les journaux...

LE DOCTEUR : Ah, toi, tu es pire que tout, tu n'as confiance en personne.

Sophie revient.

SOPHIE : Vous parlez encore de la guerre ! Non, non, pas aujourd'hui... je compte sur vous, docteur. Et toi Victor...

VICTOR : Je vais mettre une cravate.

SOPHIE : Tu ne te changes pas ?

VICTOR : Je vais mettre une cravate, c'est pareil.

Victor sort.

LE DOCTEUR : Tiens. Ton cadeau, avant que les autres n'arrivent. Joyeux anniversaire.

SOPHIE : Je peux ? Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR : Un cochon de lait, mais ne le dis à personne, j'irais en prison.

SOPHIE : Oh, ce que vous êtes bête ! Victor, viens voir, Jean-Paul m'a amené un cadeau ! Non, sérieusement.

LE DOCTEUR : Une surprise.

SOPHIE : Victor ! Ah, ce qu'il est lent ! Vous avez vu le salon ? Victor s'est mis dans la tête de coller des morceaux de journaux sur les vitres, pour amortir les éclats de verre en cas de bombardement. On est en guerre depuis deux ans et c'est aujourd'hui qu'il y pense. Comme c'est laid ! On dirait des pensements. Les gens vont croire que nos vitres sont cassées et qu'on n'a pas les moyens de les remplacer.

LE DOCTEUR : Il aurait dû le faire depuis longtemps, avec ces maudits Anglais.

Victor entre.

VICTOR : Qu'est-ce qu'il y a ?

SOPHIE : Un cadeau du docteur. *(Elle ouvre.)* Oh, des bas ! Vous avez fait des folles. C'est magnifique ! Je vous embrasse.

LE DOCTEUR : Allez, une bise par bas... deux.

VICTOR : Tiens, voilà les miens.

SOPHIE : Oh, trois autres paires !

VICTOR : Et demi. Au cas où tu en files un.

SOPHIE : Ah, ce n'est pas idiot ça. Tu aurais pu faire un paquet, ça aurait été plus gentil.

VICTOR : Dis-moi, c'est le papier cadeau que tu vas mettre ou les bas ?

SOPHIE : Oh, qu'il est ronchon ! Merci, mon amour. *(Ils s'embrassent. On sonne à la porte.)* J'y vais, j'y vais !

Sophie va ouvrir.

LE DOCTEUR : « Au cas où tu en files un » ?

VICTOR : Oui, ça m'est venu comme ça.

Entrent Vincent et Pierre.

SOPHIE : Bonsoir, messieurs. Oh, merci, merci d'être venus !
VINCENT : Allons, Sophie, nous n'aurions manqué sous aucun prétexte ton passage à l'âge adulte.

Sophie rit généreusement et de façon très infantile.

PIERRE : Même s'il semblerait que ce ne soit pas pour tout de suite.

LE DOCTEUR : N'écoute pas ces deux rabatjoie, Sophie.

PIERRE : Bonsoir, docteur. Il a raison, ne change surtout pas, tu risquerais de nous ressembler.

VINCENT : Et ce serait dommage ! Ma petite, tu es sublime. Pierre, elle porte une robe transparente.

VICTOR : Vincent, ne commence pas avec tes âneries !

PIERRE : Ah, tu es là Victor !

VICTOR : Oui, oui, j'ouvre les vins avant que tu ne me le demandes.

VINCENT : Ce ne sont pas des âneries, on voit tout !

VICTOR : Ça n'est pas vrai, Pierre, elle porte une robe tout à fait décente.

PIERRE : Tu sais, pour moi, Sophie, elle est surtout comme je l'imagine.

VICTOR : Arrête, tu me fais peur !

PIERRE : Ah oui, tu peux. Là par exemple, Sophie porte... porte... mais, mon Dieu, elle ne porte rien !

SOPHIE : Quoi ?

VICTOR : Pierre !

PIERRE : Mais je t'assure que d'ici, tu es complètement nue !

SOPHIE : Arrête !

PIERRE : Yeux-tu te rhabiller !

VICTOR : Mais que fait la censure ?

PIERRE : Sophie... joyeux anniversaire.

Il lui tend un bouquet de tulipes blanches.

SOPHIE : Oh, elles sont sublimes !

PIERRE : Je suis obligé de te croire sur parole, c'est la fleuriste qui les a choisies. « Donnez-moi les plus belles roses rouges de votre vitrine. »

Pour le reste, je lui ai fait confiance.

Silence gêné de tous les autres, qui voient bien que ce sont des tulipes blanches.

SOPHIE : Ah... écoute, c'est parfait.

LE DOCTEUR : Oui, elles sont magnifiques.

PIERRE : Vincent ! Regarde-moi cette belle bande d'hypocrites ! Tulipes blanches, je sais bien !

SOPHIE : Oh, qu'il est bête, celui-là aussi !

PIERRE : Vous étiez prêts à couvrir une fleuriste que vous ne connaissez même pas !

VICTOR : Ben oui, la pauvre.

PIERRE : Mes amis, cette attitude vous honore.

VICTOR : Pour qui tu nous prends ?

SOPHIE : *(tout en sortant avec les fleurs)* En tout cas, tu la féliciteras. Victor, donne un coup de main à Pierre.

PIERRE : Ne vous dérangez pas, je connais la maison.

VICTOR : Pas de cérémonie, chacun se débrouille.

VINCENT : Bon, Pierre, tu permets ?

LE DOCTEUR : Regardez-le, on ne s'occupe plus de lui depuis cinq minutes et il est jaloux.

VINCENT : Ce n'est pas vous, c'est Pierre ! C'est bien simple, depuis qu'il est revenu du front, on ne peut plus en placer une !

SOPHIE : *(entrant)* Vincent !

VINCENT : Sophie, ne commence pas à le défendre, je t'assure qu'il n'a pas besoin de toi pour ça. Donc, ma petite, pour tes trente printemps – les dernières les plus communes se faisant les plus rares –, j'ai cru bon de t'offrir...

Il ouvre une boîte qu'il vient de sortir de son cabot.

SOPHIE : Du sucre !

VINCENT : Oui ! Vous avez devant vous la victime consentante et résignée d'un acte de corruption caractérisé.

VICTOR : Où donc est-il encore allé traîner sa vertu ?

VINCENT : Ah, tu me connais si bien ! Non, pas cette fois-ci ! Ça vient d'un de mes élèves. J'ai simplement fermé les yeux sur l'ignorance crasse de ce jeune veau pour ne pas arriver les mains vides. Et ce n'est pas tout ! Grande fine cognac, six ans d'âge !

LE DOCTEUR : Et voilà pourquoi la France a le foie malade.

PIERRE : Et ce n'est pas à Vichy qu'elle se remettra.

LE DOCTEUR : Ne dis pas de bêtises, s'il te plaît.

PIERRE : Madeleine n'est pas là ?

LE DOCTEUR : Elle est malade. Une indigestion. Mais elle vous embrasse tous. Pierre : Une indigestion, en période de vaches maigres, ça fait mauvais genre.

VINCENT : Surtout pour un médecin.

SOPHIE : Vous avez fini, oui !

PIERRE : Oh plaisante !

LE DOCTEUR : Ne rigolez pas avec ça. Que ça reste entre nous ! Si on apprend que la femme du docteur est malade, toute ma clientèle va fiche le camp à la concurrence.

PIERRE : Quelle concurrence ?

LE DOCTEUR : Ah, oui, c'est vrai. Il faut reconnaître que ces temps-ci, mes confrères ont une fâcheuse tendance à préférer le sud de la Loire.

VINCENT : Que veux-tu, sans doute une question de climat.

LE DOCTEUR : Sans doute. Je ne vois que ça.

SOPHIE : Voyez, toubib, je fais des fautes d'orthographe en pagaille, ça n'empêche pas Victor de vendre des livres.

LE DOCTEUR : Comment ? L'éducation de cette petite est encore à parfaire ?

VICTOR : L'éducation, je ne sais pas, mais l'orthographe, c'est certain. Quand elle me laisse des mots, j'ai l'impression qu'elle parle une langue étrangère.

SOPHIE : Oh, tu exagères.

VINCENT : Il plaisante.

PIERRE : Ne te laisse pas faire, Sophie, c'est un rigide.

VINCENT : Je bois aux barbarismes de Sophie et aux indigestions de Madeleine.

LE DOCTEUR : Merci pour elle. À Madeleine et aux Allemands !

VICTOR : Jean-Paul !

LE DOCTEUR : Parce que eux, en revanche, ils se portent à merveille. Et la Russe...

VINCENT : Docteur, pas de politique.

LE DOCTEUR : Quoi ?! On est en train de rayer la Russie de la carte du monde et on ne peut même pas en parler.

PIERRE : Docteur... à la santé de Sophie.

LE DOCTEUR : Comme vous voudrez... à la santé de Sophie !

Tous : À Sophie !

VICTOR : Que diriez-vous d'une petite partie de cartes après le dîner ? On jouera nos tickets de rationnement.

Sophie sort.

PIERRE : Ah... une petite belote avec un petit cigare, comme au bon vieux temps.

VICTOR : Ah... désolé Pierre.

PIERRE : Ne sois pas désolé, de toute façon, je n'ai jamais aimé les cartes. Et les cigares non plus d'ailleurs !

LE DOCTEUR : Menteur !

PIERRE : Que veux-tu, j'ai appris à me passer de ce que je n'avais plus !

VICTOR : Ça ne te ressemble pas.

VINCENT : Max nous rejoint ou pas ?

VICTOR : Il a dit qu'il essaierait. Mais tu sais, depuis que son frère a été arrêté, il passe ses journées devant le siège de la Gestapo.

FRANÇOISE : *(depuis le couloir menant à l'entrée)* « Allons enfants de la patrie ! Le jour de gloire... »

Elle entre.

VICTOR : Chhht ! Mais ça va pas, non ?!

FRANÇOISE : Quoi ? On n'a plus le droit de chanter *La Marseillaise* ?

VICTOR : Non, ce n'est pas très conseillé, figure-toi !

SOPHIE : (*enthousi*) Ah ! François ! Je suis contente que tu aies pu venir !

FRANÇOISE : Bon anniversaire, ma belle.

VICTOR : Tu exagères, on aurait pu t'entendre.

FRANÇOISE : Oui, d'autant plus que je crois qu'on m'a suivie.

VICTOR : C'est pas vrai ?!

FRANÇOISE : Mais non, détends-toi.

VICTOR : Je vais tout de même fermer la porte à clé.

VINCENT : Mademoiselle !

FRANÇOISE : Tu es de plus en plus beau toi, quel gâchis.

VINCENT : Ça va ?

FRANÇOISE : Oui, « ça va ». Qu'est-ce que c'est que ce ton ? Bien sûr que ça

va ! Ça va, mon Pierrot ?

PIERRE : Toujours quand je te vois.

LE DOCTEUR : Bonsoir, mademoiselle François.

FRANÇOISE : Comment allez-vous ?

LE DOCTEUR : À merveille, merci. Ils ne vous le disent pas, parce qu'ils ne

savent pas vivre, mais vous êtes ravissante.

PIERRE : Là encore, inutile de me la décrire, tout est là.

VICTOR : Oh, tu ne vas pas recommencer avec ça ! Ne l'écoute pas, c'est un

vrai saltyre.

PIERRE : En tout cas, je commence à comprendre pourquoi tu as demandé

à Madeleine de ne pas venir.

LE DOCTEUR : Mais ce n'est pas moi !

FRANÇOISE : Allons, Jean-Paul, ne faites pas attention, il est jaloux. Je suis

désolée, j'arrive les mains vides.

SOPHIE : Ne t'en fais pas pour ça, il y a tout ce qu'il faut.

Pierre allume la TV...

VINCENT : Ah, tout le monde n'a pas la chance d'avoir des réseaux longs

comme le bras.

VICTOR : C'est pour moi que tu dis ça ?

VINCENT : Je ne sais pas, c'est à toi de me le dire.

LE DOCTEUR : En tout cas, c'est pour lui qu'il l'a pris...

VICTOR : C'est complètement faux, c'est Sophie qui s'occupe de tout.

VINCENT : Remarque, ça vaut mieux, elle a des arguments que tu n'as pas.

... *et s'arrête sur Radio Lyndes.*

LE DOCTEUR : Victor ! Et ça, ce n'est pas de la politique ?!

VICTOR : Mais ce n'est pas moi !

PIERRE : Londres, les derniers plaisirs d'un infirme, docteur.

LE DOCTEUR : Oh oui, ben... elles ont bon dos, vos excuses ! Je vous demande

pardon de m'emporter, mademoiselle François, mais ils m'interdisent

de parler politique depuis tout à l'heure et dès que j'ai le dos tourné...

VINCENT : Pierre, arrête donc de taquiner le toubib et mets-nous un peu de

musique. (*Pierre change de station et s'arrête sur un Lambeth Walk. Enthousiasme*

général.) François.

Vincent et François se mettent à danser.

VICTOR : Mais il danse comme un professionnel !

VINCENT : Et je ne suis pas encore ivre ! Vous verrez tout à l'heure.

FRANÇOISE : Tu as l'intention de t'enivrer ?

VINCENT : J'espère que j'y arriverai.

LE DOCTEUR : Sophie, Victor, tu permets ?

VICTOR : Oh, je t'en prie, je n'ai jamais aimé ça.

SOPHIE : Ah, ça, on le saura, il ne m'a même jamais emmenée danser !

Sophie et le Docteur se mettent à danser.

VINCENT : Alors, la règle... c'est qu'il n'y a pas de règle. (*Toutent Sophie et le*

Docteur dansent.) Attention, derrière toi, c'est la vieille école.

On tambourine à la porte. Tout le monde se fige.

ANDRÉ : *Offen Sie sofort die Tür, Befehl der Gestapo, Sie sind verhaftet! Schneller!*

Die Tür! Schneller!

VICTOR : Éteins la radio ! Éteins ! (*Pierre éteint la radio. Victor va ouvrir la porte.*)

Ah, c'est toi !

SOPHIE : Oh, tu nous as fait une de ces peurs !

ANDRÉ : (*enthousi, à Victor*) Qu'est-ce que tu dis de ça, je t'ai bien eu, hein,

andouille.

SOPHIE : Mais tu ne te rends pas compte, ce n'est pas des blagues à faire en

ce moment.

ANDRÉ : Bien au contraire, c'est le moment ou jamais. Après la guerre, ça

n'aura plus de sens, il faudra que je trouve autre chose. Allez, allez, arrête

de faire ta pimbêche et embrasse-moi.

FRANÇOISE : Monsieur André.

ANDRÉ : Mademoiselle François ! Cachez votre joie, vous allez me faire

rougir !

VICTOR : Ne commence pas à la taquiner avec tes blagues idiotes !

ANDRÉ : Ça surprend toujours, un vieil ami qui n'était même pas invité.

VICTOR : Mais je te croyais en province !

ANDRÉ : Allez, allez, à d'autres. Comment allez-vous, docteur ? Ne faites pas cette tête ! *Ich bin nicht Deutsch, ich bin Franzose!*²

LE DOCTEUR : Oui, ben, pour le bon goût, vous repasserez.

ANDRÉ : Monsieur Pierre ? Toujours...

PIERRE : Aveugle ? Oui, toujours.

ANDRÉ : Non, ça n'est pas ce que je voulais dire ! Vous voyez, en voilà un qui a perdu la vie mais qui a gardé son sens de l'humour.

VINGENT : Aveé vous, il faut bien.

ANDRÉ : Flateur ! Vincent, je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, mais je vous aime bien.

VINGENT : Mon Dieu, il est gris ?

ANDRÉ : Non, mais j'ai décidé de prendre la vie et son cortège d'inconvénients du bon côté. Et croyez-moi si vous voulez, mais ça me réussit plutôt bien.

FRANÇOISE : Ah, mais nous vous croyons volontiers.

ANDRÉ : Je sens une pointe d'ironie dans vos propos, mais je vous le répète, en ce moment, tout glisse. Et puis ça me fait tellement plaisir d'avoir été invité à l'anniversaire de ma petite Sophie.

SOPHIE : Tu ne vas pas recommencer !

VICTOR : Puisque que je te dis que je croyais que tu...

ANDRÉ : Allez, allez, je te taquine. Et la preuve, j'ai apporté avec moi de quoi festoyer dignement. Parce que, je ne veux pas critiquer, mais ce n'est pas les banquetts du château de Versailles, ici.

VICTOR : Je te rappelle que c'est la guerre.

ANDRÉ : « La guerre, la guerre ! » Eh bien, justement. Et le marché noir, c'est fait pour les ignares ?

SOPHIE : Ne lui parle pas de ça, ce n'est pas de sa faute, il n'a jamais su y faire.

VICTOR : Ah ben merci ! Et tes bas alors ?

ANDRÉ : Des bas ! C'est comme ça que tu vas la nourrir, ta petite femme ?

Attention les yeux ! Saucisson de Lyon ! Quatre tablettes de Mentier !

LE DOCTEUR : Oh ! Il n'y en a que trois ! Il en manque une !

VINGENT : Il voulait en garder une pour lui !

ANDRÉ : Terrine de canard !

VINGENT : Andé... les cornichons ?

ANDRÉ : Ah non, je n'ai pas de cornichons.

VINGENT : Vous revindrez.

2. Je ne suis pas allemand, je suis français !

ANDRÉ : *(faisant sentir un fromage à Vincent)* Et ça... professeur ?

VINGENT : Chanel N° 5 !

ANDRÉ : Non, livarot !

VINGENT : Je confonds toujours !

ANDRÉ : Et le petit plus de la maison : magnum de champagne. Dom Pérignon, bien sûr.

SOPHIE : Oh, ce que j'aime le plus au monde !

ANDRÉ : Non, non ! Crois-moi, tu peux mettre mon couvert.

VINGENT : Ah, il n'y a pas à dire, vous, vous savez y faire.

ANDRÉ : Oh, vous savez, je n'ai aucun mérite. Je n'ai qu'à me baisser. C'est fou ce que l'acier est devenu à la mode. Ils ne jurent que par ça.

VINGENT : Qui, « ils » ?

ANDRÉ : Ben... eux. L'acier, l'acier, l'acier !

FRANÇOISE : Ce n'est pas la morale qui vous étouffe.

ANDRÉ : La morale ? Et eux, ils en ont une, de morale ? Allons, inutile de se flageller, les temps sont déjà assez durs comme ça.

VINGENT : Pas pour tout le monde.

ANDRÉ : J'aimerais bien vous y voir. Ne croyez pas, « à la guerre comme à la guerre », je ne leur fais pas grâce d'un sou. Si vous croyez que c'est facile de négocier toute la journée la peur au ventre... Je ne suis pas sûr d'être le moins à plaindre. À ma façon, moi aussi, je fais de la résistance.

Hilarité générale.

FRANÇOISE : Vous êtes extraordinaire, monsieur André.

PIERRE : Venez là, André, venez là. N'ayez pas peur.

ANDRÉ : Je n'ai pas peur, je suis là.

Pierre commence à lui toucher le visage.

ANDRÉ : Ou'est-ce qui vous prend ?

PIERRE : À défaut de le voir, je voulais tout de même savoir à quoi ressemblerait un résistant.

ANDRÉ : Oui, oui, vous pouvez vous moquer. Bon, je suis peut-être allé un peu loin en parlant de résistance...

VINGENT : Ah, enfin, il avoue !

ANDRÉ : Oui, j'avoue, je serais incapable de supporter le quart de ce qu'ils font. C'est vrai, moi, j'ai besoin d'un minimum de confort. Si je ne fais pas mes trois repas par jour, je dépéris.

FRANÇOISE : Ce serait dommage !

SOPHIE : Et si nous passions à table avant qu'André ne tourne de l'œil ?

LE DOCTEUR : Enfin une bonne parole !

SOPHIE : Vos prénoms sont inscrits devant vos assiettes.

VICTOR : Non, non, pas de cérémonie : chacun s'installe où il veut.

SOPHIE : Mais, Victor, je me suis embêtée à inscrire...

VICTOR : Ne nous ennue pas avec ça, s'il te plaît. Et je me prendrais bien un autre apéritif avant de passer à table.

SOPHIE : Mais tout est prêt.

VICTOR : Juste cinq minutes. Tu n'as pas fait un soufflé ?

SOPHIE : Si justement.

VICTOR : Eh bien laisse-lui de temps de gonfler encore un peu.

FRANÇOISE : Victor ! Arrête de lui parler comme ça, tu vas nous la faire pleurer. Bon alors, qu'est-ce que tu nous as préparé de bon ?

VINCENT : Des topinambours ?

SOPHIE : Oh, c'est mal me connaître !

VINCENT : Je plaisante, Sophie. On t'écoute.

SOPHIE : Un soufflé aux œufs...

FRANÇOISE : Des œufs ! Des vrais ?

VICTOR : Ah oui ! Des qui cassent.

FRANÇOISE : Mais où est-ce que vous avez trouvé des œufs ?

VICTOR : Par relation. Je connais une poule.

VINCENT : Oh, très drôle ! Ah, si, je la recaseraï.

VICTOR : Pour ça, il faut avoir des œufs.

VINCENT : Juste.

SOPHIE : Je peux finir ? Vous aurez droit ensuite à des tomates, des asperges, des poivrons, du jambon et un rôti de bœuf. Ajoutez à cela le panier d'André.

LE DOCTEUR : Je lève mon verre à André.

FRANÇOISE : À de Gaulle.

LE DOCTEUR : S'il vous plaît. On a dit : pas de politique.

PIERRE : Et surtout : à Sophie.

Tous : À Sophie !

VINCENT : Mon Dieu, c'est à croire que la guerre est finie. La chair est bonne, le vin coule et les femmes sont jolies. J'ai envie de casser un verre.

SOPHIE : Vincent, tu feras ça chez toi.

PIERRE : Je bois à la paix.

ANDRÉ : *(allant chercher une caméra. 16 millimètres dans son panier)* Attendez, attendez ! Je vais immortaliser ce moment ! Vincent, apportez-moi le guéridon. J'ai amené une petite merveille que m'a donnée... Non, je ne vais pas vous dire d'où ça vient, je sens que ça va gâcher l'humour.

VINCENT : Oh, c'est pas vrai !

PIERRE : Qu'est-ce que c'est ?

SOPHIE : Oh, je n'en avais jamais vu !

FRANÇOISE : Moi non plus, qu'est-ce tu crois ?

ANDRÉ : On ne touche pas ! Caméra 16 millimètres Movex !

SOPHIE : C'est américain ?

ANDRÉ : *Jal/Jal* !

VINCENT : Et vous savez vous en servir ?

ANDRÉ : Bien sûr, vous allez voir.

VICTOR : André se prend pour Abel Gance.

ANDRÉ : Ne te moque pas, Victor.

VINCENT : Vous savez qu'il faut de la pellicule ?

ANDRÉ : Mais il y en a. Et en couleurs !

VINCENT : Ça n'existe pas, André !

ANDRÉ : Vous allez voir. Installez-vous, j'arrive, j'arrive ! Victor, tasse-toi un peu. Attention... ça marche, là, ou pas ? Ah, oui, regardez, ça tourne.

VICTOR : Qu'est-ce qu'on dit ?

PIERRE : Ce que tu veux, de toute façon, il n'y a pas de son.

VINCENT : Alors : « À la paix » ?

Tous : À la paix !

Noir

La lumière revient. Le repas touche à sa fin et les conversations vont bon train autour d'un digestif. Trois conversations s'entrelient sans que l'on ne puisse clairement en suivre une en particulier.

Conversation 1.

LE DOCTEUR : *(lisant le journal)* « On ne peut que se féliciter de ces opérations commanditées par le maréchal lui-même et qui devraient à terme considérablement améliorer... »

SOPHIE : *(retournant de la cuisine)* Jean-Paul, pas de politique !

LE DOCTEUR : Deux cent soixante-quinze déportés, ça n'est pas de la politique, c'est de l'arithmétique. Et en ce moment, si on ne parle pas politique, de quoi veux-tu qu'on parle ?

VINCENT : Il n'a pas tort. À moins que tu ne nous donnes des sujets de conversation.

SOPHIE : Et si vous parlez du temps qu'il fait ?

LE DOCTEUR : Je sens qu'on va vite tourner en rond.

SOPHIE : Vous n'avancez pas plus en parlant de la guerre.

VINCENT : Je te promets que dès que la guerre sera finie, nous aurons à nouveau ce genre de préoccupations.

SOPHIE : Tu dis ça comme si c'était pour demain.

VINCENT : Ce matin, les Alliés auraient abattu vingt avions ennemis. À ce rythme-là, la guerre sera terminée dans six mois.

LE DOCTEUR : Comment fais-tu pour avoir des chiffres aussi exacts ?

VINCENT : Oh, exacts, exacts... j'écoute Londres et j'écoute Berlin. À Berlin,

on parle de cinq avions abattus, à Londres, de trente... je fais une moyenne.

SOPHIE : Comme je voudrais te croire ! Mais j'ai l'impression qu'ils sont encore très en place.

Le Docteur : Plus que vous ne croyez. C'est une armée à deux poumons. L'un ici et l'autre à Stalingrad. Et croyez-en mon expérience : pas le moindre souffle au cœur.

VINCENT : Sophie a raison, nous ne devrions pas parler politique.

Conversation 2.

ANDRÉ : Quoi qu'il en soit, je te conseille de sortir le moins possible. Les Chleus sont nerveux en ce moment. Hier soir, devant mon immeuble, ils ont arrêté un vieil israélite et ils lui ont donné l'ordre de s'enfuir.

Quand il s'est mis à courir, ils l'ont abattu d'une balle dans le dos.

VICTOR : Tu crois qu'ils pourraient agir comme ça contre nous, un jour ?

ANDRÉ : Ça, je n'en sais rien. Mais comme ils sont très agités en ce moment, il vaut mieux être prudent et sortir le moins souvent possible.

VICTOR : Pour l'instant, je n'ai pas trop à me plaindre. Si j'osais, je dirais même : « Heureusement qu'ils sont là. » C'est vrai ça, qu'est-ce qu'ils lisent !

ANDRÉ : Ah bon ?

VICTOR : Ah, oui, beaucoup plus que les Français.

ANDRÉ : Je ne sais pas si tu as remarqué, mais en ce moment, le Français a un peu autre chose à penser. J'adore les douquins, ce n'est pas la question, mais il y a quand même des priorités dans la vie.

VICTOR : Oui, je comprends bien.

ANDRÉ : Et le meilleur de tes livres ne te nourrira jamais autant que ce que tu es en train de bêqueter... à mes frais et grâce à mes petites affaires pour lesquelles vous avez autant de mépris.

VICTOR : Je n'ai aucun mépris pour ce que tu fais.

ANDRÉ : Oh, je ne disais pas ça pour toi.

Conversation 3.

PIERRE : (*imitant de Gaulle*) « Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! »

FRANÇOISE : Ça faisait longtemps que tu ne me l'avais pas fait.

PIERRE : Il était déjà trop tard pour moi quand je l'ai entendu, mais... ça aide quand même à y croire.

FRANÇOISE : Vas-y, continue.

PIERRE : Non, je ne connais que des brèves, et puis tu vas croire que je me moque.

FRANÇOISE : Oh, non, ça je sais que non. Allez ! « La France... »

PIERRE : (*imitant de Gaulle*) « Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! »

VICTOR : Pierre !

PIERRE : Ah, tu vois, il a peur !

FRANÇOISE : Il a peur que le maréchal ne vienne lui tirer les oreilles !

VICTOR : Non, mais on ne s'entend plus.

FRANÇOISE : Louis a toujours dit que tu avais raté ta vocation.

PIERRE : Oui... enfin, remarque, il a toujours dit beaucoup de bêtises.

FRANÇOISE : Ce n'est pas faux. C'est pour ça qu'il t'aimait autant.

Des coups de feu dans la rue. Tout le monde se fige. Un temps. Victor s'approche des fenêtres pour voir au-dehors.

SOPHIE : Ne te mets pas à la fenêtre, on ne sait jamais.

VICTOR : (*chuchotant*) C'est un attentat. Il y a deux Allemands allongés au milieu de la route. Abattus.

VINCENT : (*imitant*) Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ?

VICTOR : Oh ça va, c'est un réflexe.

Le Docteur se lève.

FRANÇOISE : Où est-ce que vous allez ?

Le Docteur : Je vais voir ce que je peux faire.

FRANÇOISE : Vous avez de la suite dans les idées, docteur.

Le Docteur : Ce sont des êtres humains. Je ne fais que mon devoir. André : Allons, allons, ne commencez pas à faire votre intéressant. C'est quoi, votre devoir ? Vous faire embarquer parce que vous n'avez rien à faire à cette heure-ci dans la rue, passer trois jours au siège de la Gestapo et en ressortir avec trois ongles en moins ? C'est ça, votre devoir ? Allons, reprenez donc un peu de champagne. Ici, personne ne vous en voudra d'avoir fermé les yeux.

FRANÇOISE : Dites-vous qu'ils sont déjà morts, si ça peut vous détendre.

VICTOR : Ça y est, ils arrivent.

SOPHIE : Déjà ?

VICTOR : Écoutez tout. (*On entend arriver des camions. Ordres en allemand et mouvements de troupes. Chuchotant.*) C'est un quartier tranquille, pourtant. C'est la première fois que j'entends un coup de feu.

L'agitation s'amplifie au dehors. Bruits de boîtes et ordres en allemand. L'agitation gègne maintenant l'intérieur de l'immeuble. Bruits de pas... cris divers... ordres... on enjonce la porte. Kaubach entre en trombe.

KAUBACH : Lumière ! Allumez la lumière ! (*Attrapant le premier qui lui tombe sous la main.*) Vous... (*Appeuvant Victor. En direction de la porte.*) Bleiben Sie im Flur, lassen Sie niemanden raus ! (*Puis revenant à Victor.*) Monsieur Délassier.

VICTOR : Commandant Kaubach ! (*Aux autres.*) Nous nous connaissons !

KAUBACH : Oui. Ce soir, je ne viens malheureusement pas pour vous acheter un livre. Deux officiers allemands viennent d'être abattus sous vos fenêtres. Ils sont morts. Les assassins ont pris la fuite après leur avoir tiré dans le dos. C'est le troisième attentat cette semaine. *(Il va aller la radio, qui diffuse de la musique. Il revient.)* Ces officiers ne méritaient pas un tel sort. Ils ont combattu comme des soldats et ils sont morts comme des chiens.

VICTOR : Ça n'est pas nous, nous ne faisons pas de politique.

KAUBACH : Désormais, vous ferez de la politique. Que cela vous plaise ou non. Trop facile, de crier : « Ce n'est pas nous », « Nous n'avons pas voulu cette guerre ». À partir de ce jour, les assassins sauront que des innocents payent pour eux. Et peu importe que vous soyez innocents ou coupables. Nous n'avons pas à nous poser la question : c'est la guerre; et nous ferons ce qu'il faut pour la gagner. Pour un soldat tué, je prends dix otages. Deux officiers ont été tués devant cet immeuble. Il me faut vingt otages. Il y a dix appartements dans cet immeuble : deux otages par appartement. Question d'équité et de justice.

ANDRÉ : *Guten tag, Herr Oberst, André Lequede. Wir sind wie Sie es sehen, Normalbürger, wir interessieren uns kaum an Politik... Und wenn Sie uns ein Gefallen tun könnten... Ich bin selbst ein Geschäftsmann... Und ich wäre froh Ihre Hilfsuerthe helfen zu können. Was sagen von einem Substantiellen Vorschuss von Zehntausend Francs? Und eine kleine Zigarre um das zu feiern?*¹⁴

Un temps.

KAUBACH : *Do you speak english?*

ANDRÉ : *English... si je parle anglais ?*

KAUBACH : Oui, vous avez une petite pointe d'accent tout à fait *british* dans votre allemand si... original.

ANDRÉ : Ah... c'est possible.

KAUBACH : Sans doute faites-vous des affaires outre-Manche, avant la guerre.

ANDRÉ : Avant la guerre ? Peut-être.

KAUBACH : Donc, si j'étais un officier anglais, vous me parleriez anglais.

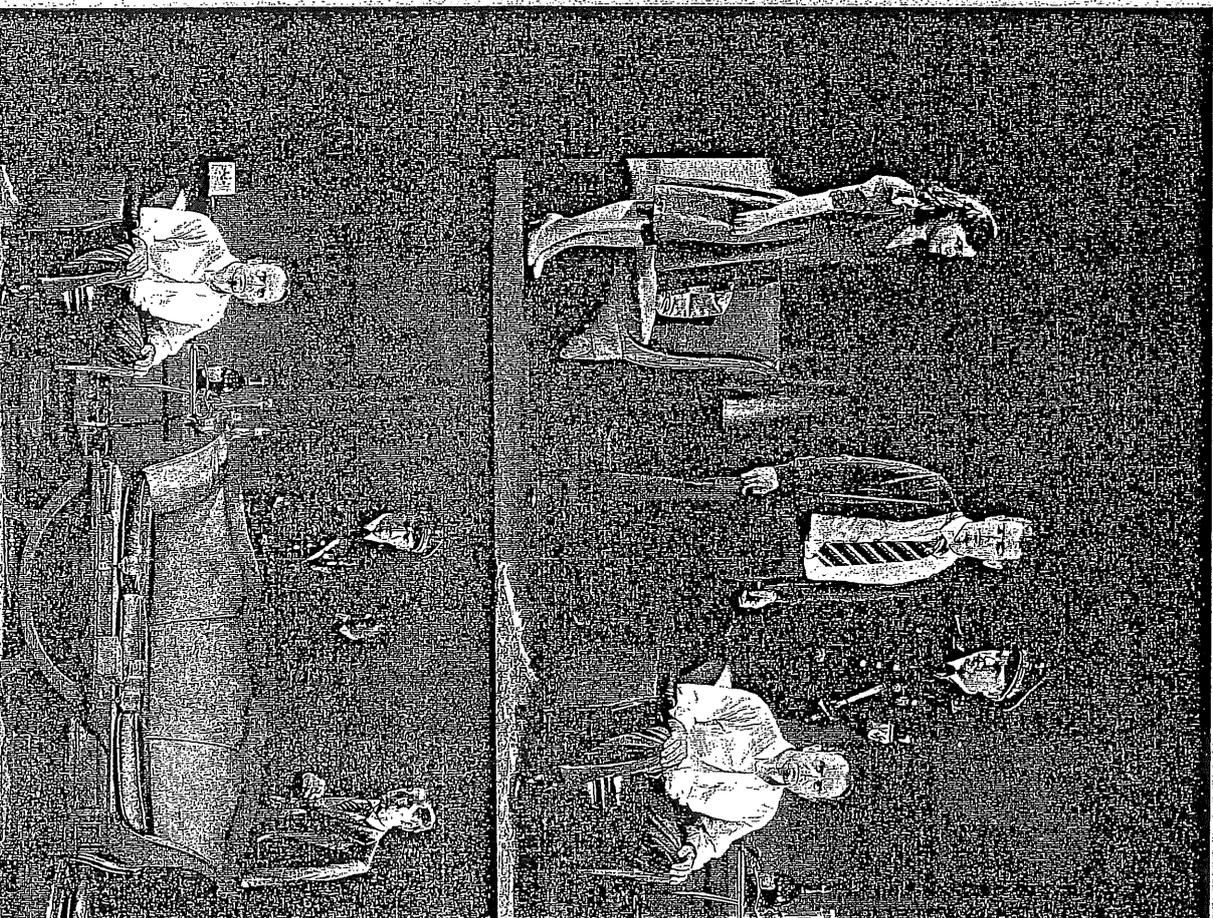
ANDRÉ : Je ne sais pas...

VICTOR : Nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire de ma femme, Sophie. Madame Péliissier.

KAUBACH : Ah, c'est votre anniversaire ?

3. Restez dans le couloir, ne laissez sortir personne.

4. Bonjour, mon colonel, André Lequede. Nous sommes, comme vous le voyez, des citoyens normaux, nous nous intéressons peu à la politique... Et si vous pouvez nous rendre un service... Je suis moi-même un homme d'affaires... Eije serais heureux de pouvoir aider vos œuvres sociales. Que diriez-vous d'une avance substantielle de dix mille francs ? Et d'un petit cigare pour fêter cela ?



En haut : Sophie Péliissier (Genevieve Weckert), Victor (Gilles Bollen), Commandant (André Berthelin), André (Pierre Delerm), Preuss (Erbas), Pierre (Jérémy Preuss), Commandant (André Berthelin), Préuss (Erbas), André (Pierre Delerm), Preuss (Erbas), Victor (Gilles Bollen), Sophie Péliissier (Genevieve Weckert). © Théâtre de la Ville, Paris.

SOPHIE : Oui...

KAUBACH : Bon anniversaire, madame Pelissier. Voilà qui me donne un cas de conscience. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? Je ne suis pas un barbare. Monsieur Pelissier et moi-même avons toujours entretenu des rapports courtois et je m'en voudrais de venir gâcher votre petite fête. Nous devrions trouver un terrain d'entente, non ? Je sais. Je vais vous laisser finir votre petite soirée et je ne viendrai prendre les otages qu'au dessert. Cela me paraît plus gentil pour un anniversaire. Et mieux, je vous laisse choisir vous-même les deux otages qui m'accompagneront. Qui en dites-vous ?

VICTOR : Quel crime avons-nous commis ? Pour condamner quelqu'un, il faut qu'il ait commis un crime.

KAUBACH : Intéressant. Mais cela n'est pas nécessaire, vous en avez la preuve. Et ne vous plaignez pas, vous avez l'embaras du choix. Certains de vos voisins n'ont pas eu cette chance. Je vous laisse deux heures, ça me paraît suffisant.

Kaubach sort.

SOPHIE : Oh, quelle histoire !

FRANÇOISE : Tu n'as pas autre chose à dire ?!

SOPHIE : Ben quoi, c'est vrai ! Pourquoi il nous tombe dessus, on n'a rien fait !

Kaubach revient.

KAUBACH : Monsieur Pelissier. Je pense à une chose. Vous m'avez parlé de votre collection personnelle de livres anciens.

VICTOR : Oui, ils sont dans la bibliothèque de l'entrée. Vous pouvez tout emporter.

KAUBACH : Je ne suis pas un pillleur, monsieur. Mais comme j'ai un peu de temps à tuer, si vous me passez l'expression, je serais ravi de pouvoir jeter un oeil. Juste le temps que vous prenez votre décision.

VICTOR : Il y a un petit bureau dans le corridor, je vais vous y installer, vous y serez à votre aise.

Victor sort.

KAUBACH : Je vous rends votre ami immédiatement. Deux otages. Prenez votre temps. Maintenant, vous avez un sujet de conversation.

Kaubach sort.

LE DOCTEUR : On ne peut pas choisir deux otages parmi nous, c'est odieux.

PIERRE : C'est hors de question, pour qui il nous prend ?!

SOPHIE : De toute façon, il ne peut rien se passer entre nous, entre Français.

ANDRÉ : Le salaud ! Il sait qu'on est tous amis. Il sait qu'on ne peut pas choisir. Non, ce qu'il espère, c'est qu'il y aura des volontaires.

PIERRE : Vous pensez à qui, André ?
ANDRÉ : À personne, Pierre, je pensais tout haut. Je sais bien que le front n'a pas fait de vous un brave.

PIERRE : Un brave ? C'est vrai que la bravoure, ça vous connaît !

ANDRÉ : Mais moi, je ne m'en vante pas à toute fin de phrase !

FRANÇOISE : C'est fini vos enfantillages ! De toute façon, il n'est pas question que l'un de nous se désigne. S'il veut des otages, il n'a qu'à prendre ses responsabilités.

Victor revient.

SOPHIE : Alors ?

VICTOR : Alors quoi ? Il s'intéresse aux auteurs grecs, si vous voulez tout savoir.

PIERRE : Une chance qu'il te connaisse, Victor, vraiment.

FRANÇOISE : C'est vrai que tu as de drôles d'amis.

VICTOR : Ce n'est pas un ami ! Et puis au moins, il nous laisse le choix.

LE DOCTEUR : Tu parles d'une aubaine.

SOPHIE : Dix-huit otages, ça ne leur suffit pas ? Deux de plus ou deux de moins, qu'est-ce qu'ils en ont à faire ? Ils peuvent bien nous laisser la paix, va lui parler.

PIERRE : Victor, n'y va pas.

ANDRÉ : Va le voir. Dis-lui que nous sommes de paisibles citoyens... des gens honnêtes... des pacifistes...

Kaubach entre.

KAUBACH : Vous avez vraiment une très belle collection. Je viens de tomber sur un texte singulier. Un hasard extraordinaire. *(Il donne le texte à Victor.)* Lisez donc. Lisez. À haute voix.

VICTOR : « Sept capitaines aux sept portes placés,

Sept contre sept, à Zeus victorieux

Offrent tribut de leurs armes d'airain

Saut deux, hélas ! qui, fils du même père

Et d'une seule mère, ont dirigé

L'un contre l'autre leurs armes souveraines

Et trouvé mort commune

Dans les bras l'un de l'autre. »

KAUBACH : « Et trouvé mort commune

Dans les bras l'un de l'autre. »

Incrovable non ?

« Sept contre sept. »

Vous n'appréciez pas l'à-propos de ces vers de Sophocle, ou vous n'avez pas compris ?

VICTOR : Monsieur Kaubach... vous nous mettez dans une situation extrêmement délicate, vous comprenez... nous sommes tous amis...

КАУБАХ : Je comprends. Et croyez bien que je ne m'amuse pas. Je ne vous demande pas de sacrifier deux des vôtres, mais d'en sauver cinq. Cinq qui devront la vie aux deux autres. Je vous offre là un beau rôle, non ?

Kaubach retourne au bureau et ferme la porte.

СОПНЯ : Qu'est-ce qu'ils font des otages ?

PIERRE : Il y a deux catégories d'otages. Ceux qu'on envoie en camp de travail et ceux qu'on fusille.

LE DOCTEUR : Et quel sort crois-tu qu'on nous réserve ?

PIERRE : Puisqu'il ne voit aucun inconvénient à me prendre comme otage...

On ne s'encombre pas d'un aveugle dans un camp de travail.

FRANÇOISE : Pierre a raison. Les otages sont passés par les armes. Je le sais.

СОПНЯ : Comment le sais-tu ? Pourquoi tu dis ça ?

FRANÇOISE : J'ai été témoin d'un attentat la semaine dernière. Un camion a sauté en plein boulevard. Je me trouvais dans un magasin. Les Allemands ont pris trois personnes au hasard : un homme en bleu de travail, sa femme et son fils. Ils les ont fusillés sur place. Une balle dans la nuque chacun. Il n'y a rien de plus expéditif que de passer de vie à trépas. Vous êtes... et vous n'êtes plus, voilà ce que je sais aujourd'hui.

LE DOCTEUR : Vous ne connaissez personne qui pourrait nous aider ?

VINCENT : À la Gestapo ?

LE DOCTEUR : Hein... oui, à la Gestapo, pourquoi pas ? Si ça pouvait nous servir. Hein ? Française ?

FRANÇOISE : Moi ? À la Gestapo ? Pourquoi moi ?

LE DOCTEUR : Je ne sais pas, vous êtes seule... les temps sont ce qu'ils sont... personne ne vous en voudrait.

FRANÇOISE : Non, je ne connais personne ! Je me débrouille très bien toute seule. Je n'ai encore jamais rien acheté avec mes jambes, merci pour elles.

ANDRÉ : Le docteur a raison... nous sommes tous des patriotes, de bons Français, nous aimons notre pays... mais si l'un d'entre nous connaît un haut fonctionnaire... Hein ? Réfléchissez... Il vous est peut-être arrivé de sympathiser avec un officier de la Gestapo.

PIERRE : Jamais de la vie !

ANDRÉ : Oh, ne soyez pas extrémiste, Pierre ! Il y a des tas de gens qui connaissent des gens à la Gestapo, ils n'en meurent pas. Au contraire.

СОПНЯ : Si je me noyais et que quelqu'un me tendait la main, je ne lui demanderais pas ses papiers. Dans ces moments-là, Gestapo ou pas, on ne fait pas la fine bouche.

FRANÇOISE : Je préférerais mourir plutôt que de sauver ma vie par de pareils moyens.

ANDRÉ : Eh bien, ma petite Française, vous êtes complètement idiot.

VICTOR : Chaque jour, je reçois des Allemands. Ils viennent m'acheter des livres. Je ne peux pas les mettre dehors. Je suis d'accord avec André, si l'un d'entre nous connaît un officier allemand...

VINCENT : Qu'est-ce qu'on en ferait ?

ANDRÉ : Si on connaissait quelqu'un, on pourrait lui téléphoner... si c'était un ami... il trouverait bien un moyen d'aller les piocher ailleurs, ces deux otages.

FRANÇOISE : Comment ça, « ailleurs » ? N'importe où, n'importe qui, au hasard ?

ANDRÉ : Pourquoi pas ? C'est bien ce qui nous arrive, non ?

LE DOCTEUR : Il a raison, c'est la faute à pas de chance. Pourquoi nous plutôt qu'un autre ?

ANDRÉ : Et puis dehors, ils n'ont que l'embaras du choix. Des Français, il y en a plein les rues. Et des beaucoup moins respectables que nous, croyez-moi.

PIERRE : Parce que vous croyez que votre vie a plus de valeur que celle d'un autre ?

ANDRÉ : À mes yeux, oui, sans hésitation !

FRANÇOISE : Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?!

ANDRÉ : Ce que je dis, ce que je dis, qu'est-ce que je dis ? Qu'est-ce que ça pourrait vous faire d'être remplacée par un inconnu ?

FRANÇOISE : Mais vous, vous pourriez vivre avec un cadavre sur la conscience ?

ANDRÉ : Ah, sincèrement, j'aime mieux avoir un cadavre sur la conscience que d'être moi-même un cadavre sur la conscience de quelqu'un. Et je ne parle pas de vous ! Je parle de monsieur Tout le monde. Autant dire personne.

LE DOCTEUR : Ne commençons pas à nous disputer, s'il vous plaît, restons solidaires.

VICTOR : Il a raison, nous devons rester soudés.

ANDRÉ : « Soudés » ? On se croirait chez les scouts.

FRANÇOISE : Au moins, avec vous, on sait à quoi s'en tenir. Ça a son charme.

LE DOCTEUR : Vous avez tort de lui jeter la pierre. Il a raison, je ne vois pas au nom de quel principe nous nous interdissions de faire appel à des Allemands de rencontre. Il faudra bien qu'un jour on se réconcilie avec eux.

VINCENT : Alors autant en profiter pendant qu'on les a sous la main. C'est vrai ça, s'ils retournaient chez eux, après, pour les faire revenir...

LE DOCTEUR : Et toi, Victor, avec la librairie ?

VICTOR : J'en connais, mais de là à leur demander un service... La plupart, je ne sais même pas leur nom. Le seul à qui j'aurais pu demander quelque

chose... il veut nous faire fusiller. Comme quoi on ne peut vraiment se fier à personne.

LE DOCTEUR : Vincent ?

VINGENT : Non. Aucun ami parmi nos ennemis.

LE DOCTEUR : (*à Pierre*) Et toi ?

PIERRE : Le dernier que j'ai vu, il était à cent mètres de moi, dans ma ligne de tir, et il ne peut plus rien pour nous.

LE DOCTEUR : L'année dernière, j'ai soigné la femme d'un officier de la Wehrmacht.

VICTOR : Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

LE DOCTEUR : Il ne fait pas partie de la Gestapo.

ANDRÉ : C'est tout de même un coup à tenter. Qui est-ce ?

LE DOCTEUR : Le colonel Ulrich.

ANDRÉ : C'est un personnage important, ça. Vous avez son numéro ?

LE DOCTEUR : Oui...

ANDRÉ : Allez ! Donnez ! (*André arrache son carnet au docteur*) Anjou 85.02. (*Il compose lui-même le numéro.*) Je vais lui dire un mot en allemand !

DOCTEUR ET VICTOR : Non, non !

LE DOCTEUR : Ce n'est pas la peine. Il parle très bien le français.

André rend le combiné au Docteur. Ça se met à sonner à l'autre bout du fil.

VICTOR : Qu'est-ce que ça fait ?

LE DOCTEUR : Ça sonne. (*On décroche à l'autre bout*) Allô, colonel Ulrich ? Docteur Pagnon à l'appareil. Vous vous souvenez de moi ?... tout à fait, l'année dernière... à la bonne heure... Comment va madame Ulrich ?...

(*Son visage se décompose. À André*) Elle est morte. C'est embêtant.

ANDRÉ : Faites-lui vos condoléances et expliquez-lui.

LE DOCTEUR : Je suis navré, mon colonel... je ne sais comment... c'est tellement inattendu. Oui, oui, je comprends... Pardon de vous avoir dérangé, mon colonel... Non, rien d'important. Bonne soirée, au revoir.

Il raccroche.

ANDRÉ : Rien d'important ?! Dites-moi, c'est quoi pour vous « quelque chose d'important » ? C'est pas possible ! Laissez passer une occasion pareille !

LE DOCTEUR : Je l'avais pourtant bien soignée.

VICTOR : Et elle est morte quand ?

LE DOCTEUR : Il y a quatre mois.

VICTOR : Oh, ben alors, quatre mois, il y a prescription ! Il n'est plus sous le coup de la douleur rappelle-le, tu as raccroché sans réfléchir.

ANDRÉ : Il a raison. Nous n'avons pas le droit de négliger ce genre d'opportunité ! Je vais le rappeler.

LE DOCTEUR : Vous êtes sûr ?

ANDRÉ : Qu'est-ce qu'on risque ? J'ai l'impression qu'on a affaire à un bon bougre, non ? Vous lui expliquez en détail notre situation. Vous lui dites que nous sommes des gens paisibles... que vous vous trouvez chez des amis pour soigner une patiente... Dites-lui que vous avez une clientèle allemande...

André compose le numéro et passe le combiné au Docteur.

LE DOCTEUR : Allô ? C'est encore moi, mon colonel... je m'excuse de vous importuner, mais il m'arrive une drôle d'histoire. Je vous téléphone de chez un ami... sa femme est malade... ah non, elle n'est pas morte... je suis venu pour la soigner. Nous étions en train de dîner tranquillement lorsque la Gestapo est arrivée. Il y a eu un attentat dans le quartier... nous n'y sommes pour rien, vous vous en doutez... L'officier réclame deux otages... Kaubach... commandant Kaubach... Il en a déjà pris dix-huit dans l'immeuble... vous comprenez mon inquiétude... Et puis, vous pensez, moi qui ai collaboré bien avant la guerre, ce ne serait pas juste... Oui, très bien, mon colonel... un instant. Il veut parler au commandant... allez le chercher. Ne perdons pas de temps, allez !

Victor ouvre la porte donnant sur le bureau.

VICTOR : Commandant Kaubach, excusez-moi de vous déranger, mais le colonel Ulrich désire vous parler. (*Kaubach entre puis s'arrête et se retourne sur Victor*) Le colonel Ulrich.

KAUBACH : Dommage. Vous avez tort de négliger votre collection. C'est une des plus belles que j'ai vues de ma vie. Vraiment.

VICTOR : Le colonel Ulrich.

KAUBACH : « *Quidlibet audendi potestas?* » Virgile. « Il est autorisé de tout oser »

VINGENT : Horace.

KAUBACH : Pardon ?

VINGENT : Horace. Vous avez dit Virgile. C'est une citation d'Horace. Vous vous êtes trompé. Ça arrive.

KAUBACH : Avant la guerre, j'étais maître de philosophie in Berlin.

VINGENT : Et moi je le suis toujours. In Paris. Je n'ai troqué mon tablier contre aucun uniforme. Ceci explique peut-être votre erreur.

VICTOR : Vincent, s'il te plaît ! Le colonel Ulrich.

KAUBACH : Horace ? Peut-être. (*Au téléphone*) Major Kaubach am Apparat, mein Raspekt, Herr Oberst. Hum... hum... Gah! es Ihrer Frau wenigstens gut...

Oh herzliches Beilied. – Felicitations, docteur – Und Sie verlangen von mir dass ich ihnen das Leben lasse? Ich erkenne hierin die Grosszügigkeit der Wehrmacht. Aber Sie müssen verstehen dass wir uns hier in einer völlig unterschiedlichen Kriegslage befinden. Ein heimtückischer, niederträchtiger Krieg welcher keine Bevorzugungen duldet, und deshalb ist er uns anvertraut worden. Ich wusste Sie

utriden meine Stellung verstehen, Herr Oberst. Mein Respekt! (Il racroche.) Deux otages. (À Vincent.) « *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus.* »⁵
Horace ?

VINCENT : Horace.

Kaubach sort.

ANDRÉ : Qu'est-ce qu'il a dit ?

VINCENT : Il nous incite à boire et à profiter du temps qui nous reste.

LE DOCTEUR : C'est tout ?

PIERRE : C'est de ta faute, tu l'as énérvé.

VINCENT : On ne peut pas laisser dire n'importe quoi.

PIERRE : Oui, tu as raison, c'est bien le moment !

FRANÇOISE : Et de toute façon, vous croyiez vraiment qu'il allait obéir aux ordres d'un officier de la Wehrmacht ? Maintenant, il a une bonne raison de nous abattre. C'est tout ce que vous avez gagné.

Noir.

Quelques minutes se sont écoulées. Chacun, muni dans son silence, tente de trouver une solution pour s'en sortir ou essaie de se persuader que cela se résoudra tout seul.

VINCENT : (se redressant d'un coup) Nous sommes une portée de rats.

VICTOR : Oh, je t'en prie !

VINCENT : Non, non, je parle sérieusement. Nous sommes une portée de rats prise au piège sur le même bateau.

PIERRE : Si tu veux, et alors ? Précise ta pensée, je te connais.

VINCENT : Quand le bateau brûle, les rats quittent le navire. Mettons le feu.

SOPHIE : Le feu ? Ici ? Chez nous ?!

VINCENT : C'est le seul moyen.

SOPHIE : Trouve autre chose, je ne vous laisserai pas mettre le feu chez moi ! Victor, dis quelque chose !

VICTOR : À quoi voulez-vous que ça nous avance ? Il y a des soldats partout.

VINCENT : Vous les avez comptés ? Ils sont cinq. Nous profiterons de l'arrivée des pompiers pour nous sauver.

5. Commandant Kaubach n'a l'appareil, mes respects mon colonel. Est-ce qu'au moins votre femme va bien... Oh, toutes mes condoléances. — Félicitations, docteur — Et vous exigez de moi que je leur laisse la vie sauve ? Je reconnais là-dedans la générosité de la Wehrmacht. Mais vous devez comprendre que nous nous retrouvons là dans une logique guerrière tout à fait différente. Une guerre soumise et lâche, qui ne tolère aucun traitement de faveur, et c'est pour cela qu'elle nous a été confiée. Je savais que vous comprendriez ma position, mon colonel. Mes respects.

6. Maintenant il faut boire, maintenant il faut frapper la terre d'un pied léger.

SOPHIE : Je ne laisserai pas brûler mon appartement ! Victor, s'il te plaît !
FRANÇOISE : Il a raison. Rétrochis un instant : le feu, les pompiers, l'affolement, les gens du quartier, la panique, c'est une excellente idée ! Victor, il faut faire vite.

PIERRE : Vous n'oubliez rien ?

SOPHIE : Ah ! Vous voyez, c'est complètement idiot !

FRANÇOISE : Je m'occuperai de lui. Je resterai avec toi, tu n'auras qu'à me tenir la main.

PIERRE : Tu finiras par me lâcher.

FRANÇOISE : Je ne te lâcherai pas !

PIERRE : Tu me lâcheras !

FRANÇOISE : Tu n'as pas confiance en moi ?

ANDRÉ : Pierre, on ne va pas gâcher une occasion de s'en tirer parce que vous avez peur que même vos meilleurs amis vous laissent au milieu du chemin.

PIERRE : Ce ne serait pas la première fois !

VINCENT : Pierre, François se s'occupe de toi ou tu restes à attendre les pompiers, c'est à prendre ou à laisser !

PIERRE : De toute façon, on n'ira pas bien loin.

VINCENT : On verra. (À Victor) Où est-ce que je peux allumer un foyer ?

VICTOR : Vous allez mettre le feu tout de suite ?

ANDRÉ : Non, non, on va attendre demain !

FRANÇOISE : Dans la cuisine, je vais t'aider.

LE DOCTEUR : J'appelle les pompiers.

SOPHIE : André, je ne vous laisserai pas faire !

VICTOR : Si on se sauve, je ne pourrai plus ouvrir ma librairie. Les Allemands seront à nos trousses.

ANDRÉ : J'ai une maison à la campagne. On ira s'y cacher pendant quelque temps. Ensuite, tout ça finira par se tasser. Sophie, surveille Kaubach ; Victor, viens avec moi, je vais t'aider à rassembler vos effets.

Victor et André sortent. François rejoint Vincent et lui tend un paquet de prospectus sortis de son sac à main.

FRANÇOISE : Vincent... tiens, pour allumer ton feu.

VINCENT : Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOISE : C'est Max qui me les a confiés, il faut que ça brûle.

VINCENT : Mais tu es complètement folle...

FRANÇOISE : Vincent, il faut que tu brûles tout ça. Si jamais Kaubach me trouve avec ça, je suis morte. Orlage ou pas, tu comprends ?

Sophie les rejoint.

SOPHIE : François, je t'en prie, ne faites... qu'est-ce que...

FRANÇOISE : Rien.

Vincent prend les prospectus et sort.

SOPHIE : Des prospectus ? Pour quoi ?

FRANÇOISE : Rien, j'ai dit. Va plutôt surveiller Kaubach au lieu de t'occuper de ça.

Le DOCTEUR : Allô... venez vite, il y a un début d'incendie... avenue de Versailles... 17, avenue de Versailles. (*André et Victor reviennent. Le Docteur rattrache.*) Ils arrivent.

SOPHIE : Du moment qu'ils arrivent, nous n'avons plus besoin de mettre le feu.

ANDRÉ : Si, il le faut. Il faut de la fumée. Il faut semer la panique. Il nous faut un grand feu... un feu qui soit visible de partout !

VINCENT : (*de la cuisine*) Ça ne prend pas !

ANDRÉ : J'arrive ! Vous, vous restez là. Si Kaubach arrive, dites-lui... dites-lui n'importe quoi, mais qu'il n'aille pas dans la cuisine.

André rejoint Vincent dans la cuisine.

SOPHIE : C'est de la folie. Et Kaubach qui est au bout du couloir !

VICTOR : Calme-toi, et arrête de hurler !

SOPHIE : Victor !

Vincent revient.

VINCENT : Ça ne prend pas ! Il nous faut de l'essence !

SOPHIE : On n'en a pas, ici.

VINCENT : Et de l'alcool à brûler ?

SOPHIE : Non plus.

VICTOR : Regarde sous l'évier.

SOPHIE : Victor ? Tu deviens fou ?! (*À Française, en aparté.*) Qu'est-ce que c'était que ces papiers ?

FRANÇOISE : Ça ne te regarde pas, arrête de me poser des questions.

SOPHIE : De la propagande, c'est ça ?

FRANÇOISE : Crois ce que tu veux.

SOPHIE : Tu me prends pour une idiote. Des appels à la résistance, des incitations à rejoindre Londres, voilà ce que c'est !

FRANÇOISE : Et alors ?! J'en ai assez de regarder les autres mourir pour moi.

SOPHIE : Mais tu te rends compte des risques ?!

FRANÇOISE : Ça m'est égal. Depuis que Louis est mort, je ne pense plus qu'à ça. Employer toute mon énergie, ma hargne à les mettre à genoux. Et peu importe les risques que je cours.

SOPHIE : Mais ça n'est pas pour toi que je m'inquiète, figure-toi ! Tu es libre de mourir comme tu l'entends. Mais tu n'as pas le droit de nous faire courir de tels risques, à nous ! Nous, on n'a rien demandé.

FRANÇOISE : Quoi ?

SOPHIE : Parce que tu t'imagines que si Kaubach trouve ça sur toi, tu seras la seule à être fusillée ? Tu ne penses vraiment qu'à toi. Il croira être tombé dans un repère de résistants, que c'est Victor qui vous y a tous conviés, qu'on fait tous partie d'un réseau quelconque et on y passera tous !

FRANÇOISE : Ne t'inquiète pas pour ta petite personne, va...
Entre Kaubach alors qu'une épaisse fumée émanant de la cuisine commence à envahir la pièce.

KAUBACH : Monsieur Pellissier... Où sont-ils ?

SOPHIE : Ils préparent le dessert.

ANDRÉ : (*de la cuisine*) Ça y est, ça prend !

KAUBACH : Qu'est-ce qui prend, mademoiselle ?

FRANÇOISE : Je ne sais pas.

KAUBACH : Quel est votre nom, mademoiselle ? (*L'empoignant.*) Votre nom ?!

FRANÇOISE : Française.

KAUBACH : (*tenant en joue Française*) Monsieur Victor ! À cinq, ma première balle sera pour votre amie Française ! *Éras!* La seconde pour votre femme... *zioué!*...

FRANÇOISE : Victor !

Victor entre.

VICTOR : Non... Monsieur Kaubach...

KAUBACH : *Drei!* Éteignez ça tout de suite et appelez vos amis, Victor !

VICTOR : André ! Vincent !

KAUBACH : *Vier!*

VICTOR : Monsieur Kaubach, s'il vous plaît !

André et Vincent reviennent. Un temps. Kaubach baisse enfin son arme. Il jette un œil à la cuisine et empoigne Victor.

KAUBACH : Allez donc mettre un peu d'ordre. (*Victor sort.*) Je pourrais très bien vous faire abattre tous les sept. Je me suis arrêté à vingt otages par pure bonté d'âme. Par goût des chiffres ronds. Mais rien ne m'oblige à cela. Vous concernant, je n'ai de comptes à rendre à personne. Ne l'oubliez pas. Je passerai prendre mes otages dans une heure.

Il sort.

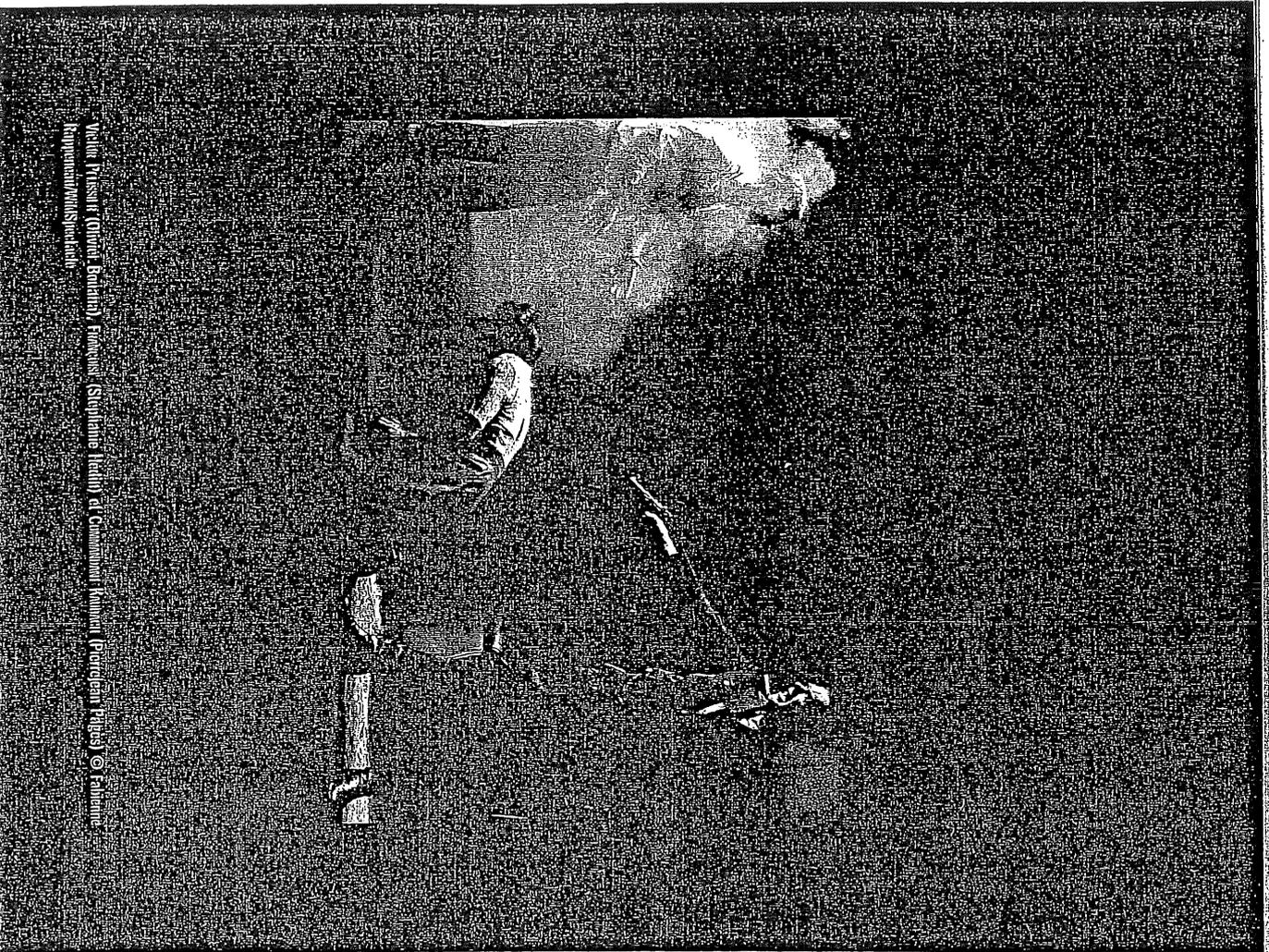
VINCENT : Pardon Française.

PIERRE : Française ! C'est fini.

SOPHIE : Vous voyez où vos idées d'évasion ont failli nous mener !

Victor revient, un papier à moitié calciné à la main.

VICTOR : Qu'est-ce que c'est que ça ?! « Français, ayez du courage ! Vive Churchill ! » Un peu plus et Kaubach tombait là-dessus ! « Rejoignez de



Michel Rousset (Olivier Bonafant), François Strohman (Heddy) et Camille Rivest (Pierrette) © Fabrice Rappennant/Spectacle

F.N.C.D.
Bibliothèque

Gaule et les lions français qui sont sous son commandement ! » Qui a emmené ça chez moi ? Lequel d'entre vous s'est permis de porter le danger sous mon toit ? (À Pierre.) C'est toi, hein ?

PIERRE : Tu crois vraiment qu'un réseau de résistance voudrait de moi ?

VICTOR : (à François) Alors toi ?

SOPHIE : C'est moi.

VICTOR : Ne dis pas n'importe quoi. Française !

SOPHIE : C'est la première fois. J'étais censée les déposer à la consigne de la gare. C'est comme ça que j'ai obtenu le rôle.

VICTOR : Mais tu es complètement inconsciente. Tu as failli nous faire fusiller pour un rôle.

SOPHIE : Quoi ? Tu veux me dénoncer ? (Elle prend le prospectus des mains de Victor.) Je vais finir de nettoyer, ça vaut mieux.

Sophie sort.

PIERRE : On croit connaître sa femme et...

VICTOR : La femme, Pierre ! C'est la première fois, elle l'a dit. Elle s'est laissée embobiner, c'est tout.

PIERRE : C'est sûrement ça.

LE DOCTEUR : N'empêche qu'elle a eu de la chance que ce soit toi qui tombes dessus.

VICTOR : Parce que qu'est-ce que tu aurais fait, toi ?

LE DOCTEUR : Pas moi. (Montre à Kabach.) Lui.

PIERRE : On croit connaître ses amis et...

LE DOCTEUR : Qu'est-ce que ça veut dire ?

PIERRE : Rien, docteur, rien...

ANDRÉ : Toubib, la femme du colonel, de quoi est-elle morte ? C'est vous qui l'avez soignée; alors elle est morte de quoi ?

LE DOCTEUR : Elle souffrait des reins. Pourquoi vous me demandez ça ?

ANDRÉ : Pour rien. Je me pose des questions, c'est tout. J'essaie de comprendre pourquoi le colonel n'a pas voulu nous aider.

LE DOCTEUR : Mais vous êtes complètement... je ne l'ai vue qu'une seule fois. Elle était condamnée !

ANDRÉ : Eh bien, si elle était condamnée, fallait pas la soigner. Vous n'êtes plus un enfant ! On vous appelle pour une consultation, vous tombez sur un cas désespéré. Et malgré cela, vous tentez l'impossible, vous entretenez l'espoir... et vous voyez où ça nous mène ! Je suis sûr que le colonel vous en veut !

LE DOCTEUR : J'exerce depuis quinze ans, je sais ce que j'ai à faire !

ANDRÉ : Alors comment expliquez-vous le comportement du colonel ?

Il aurait dû faire quelque chose pour nous !

VINGENT : Il n'y a rien à faire, André !

ANDRÉ : Très bien... alors laissons faire le destin et voyons ce qui nous tombe dessus !

PIERRE : Ça suffit, André, on vous a assez entendu ! Moi, j'ai fait confiance au destin, vous voyez où ça m'a mené. C'est par pur amour du destin que je me suis engagé dans les corps francs ! Je n'en tire aucune vanité, mais je ne peux pas l'ignorer non plus, ça m'a coûté assez cher comme ça.

Pierre plonge la pièce dans le noir.

VICTOR : Qu'est-ce que c'est, encore ?

PIERRE : C'est moi, Victor.

VICTOR : Eh bien, rallume, qu'est-ce que tu fais ?

PIERRE : Quoi ? Tu t'impaticentes ? Quelques secondes et tu ne supportes déjà plus. Tu as peur du noir ?

VICTOR : Tu n'es pas drôle.

Sophie revient.

PIERRE : Et si vous deviez vivre avec. Toute une vie. Oui... moi aussi, j'ai pensé au pire, plus d'une fois... mais voyez, je suis là. Je survis dans l'espoir de retrouver un jour la vie. Depuis quelques semaines, je reprends goût à la vie. Je me suis organisé. On lit pour moi. J'écoute des disques. J'écris. Je réintègre petit à petit le sillage que j'avais quitté. Ça me coûte beaucoup d'efforts, mais maintenant, je me considère presque comme un être normal... alors je ne veux pas mourir aussi bêtement. Je ne veux pas être fusillé sans avoir défendu ma peau. Vous voyez où ça m'a mené, de faire confiance ! André, je refuse de laisser faire le destin ! Vous devez choisir les deux otages parmi vous ! Parce que si vous ne le faites pas, je serai choisi en premier... il sait que je suis allé au front, il me déteste et vous le savez ! J'ai trop fait pour la patrie ! J'ai donné plus que vous tous réunis. Alors je ne pars pas comme otage !

FRANÇOISE : Tu n'as pas honte ? Tu n'as pas honte de ce que tu dis ? Tu es revenu. Combien auraient donné un bras, une jambe, un œil pour être à ta place ! Pour continuer à vivre. Tu n'as pas le droit de te plaindre. Pense à Louis, toi qui disais être son ami.

PIERRE : Je l'étais.

FRANÇOISE : Alors, conduis-toi comme tel. Respecte sa mémoire et agis comme il l'aurait fait ! *(Françoise rallume la lumière. Un temps. Vincent se lève d'un coup.)* Qu'est-ce qu'il y a, encore ? Tu vas inventer quoi, cette fois-ci ?

VINCENT : Rien, je vais prendre un bain.

SOPHIE : Un bain ?

VINCENT : Pour me détendre. Ne te dérange pas, Victor, je connais le chemin.

Vincent sort.

LE DOCTEUR : C'est tout à fait déplacé ! D'abord on ne vient pas chez les gens pour faire sa toilette.

FRANÇOISE : Si ça peut lui éviter d'avoir une nouvelle idée de génie, j'aime autant.

LE DOCTEUR : Nous avons besoin de nous concentrer, nous avons besoin de solidarité et il nous abandonne pour prendre un bain. C'est inadmissible. Est-ce qu'il n'a pas de baignoire chez lui ? Si c'est pour économiser...

ANDRÉ : Vincent ne serait-il pas un peu Juif ?

LE DOCTEUR : Non, s'il était Juif, il ne serait pas dans l'enseignement.

ANDRÉ : Possible... mais je voudrais bien être sûr qu'il n'est pas Juif.

FRANÇOISE : Pourquoi ? Qu'est-ce que ça changerait ?

ANDRÉ : Mais s'il était Juif, ça changerait tout, ma petite Françoise.

FRANÇOISE : Ça veut dire quoi ?

ANDRÉ : Rassurez-vous, nous n'irions pas le dénoncer ; mais nous comprendrions au moins l'entêtement de Kaubach à nous martyriser. Il se doute que Vincent est Juif.

FRANÇOISE : Et s'il ne l'est pas ?

ANDRÉ : C'est facile à vérifier ! A moins qu'il ne prenne un bain tout habillé. Je vais vous dire, moi, s'il est Juif.

André sort.

SOPHIE : Comment va-t-il faire pour savoir s'il est Juif ?

VICTOR : Je t'expliquerai. *(Un temps.)* André a raison. C'est à cause des Juifs que nous en sommes là. Ils ont exaspéré les Allemands. Et croyez-moi, sur le front : pas un Juif. Ils étaient tous planqués avec leur magot ! Ils ne pensent qu'à une chose : finir à l'étranger en emportant tout ce qu'ils ont amassé !

PIERRE : Qu'est-ce que tu sais du front ? Tu n'as jamais bougé de ta librairie.

VICTOR : C'est faux !

LE DOCTEUR : C'est vrai !

VICTOR : Ce n'est pas la question !

André revient.

ANDRÉ : Je n'ai rien pu voir, il a tiré le rideau.

SOPHIE : Et Max, il est Juif.

ANDRÉ : Bien sûr ! Et comme par hasard, il n'est pas là quand on a besoin de lui.

SOPHIE : Il faut absolument le prévenir.

ANDRÉ : Pourquoi ?

SOPHIE : Pour qu'il ne vienne pas ! Tu le connais, il est capable de passer à l'importe quelle heure !

ANDRÉ : Et alors ? C'est le destin !

FRANÇOISE : Laissez-la le prévenir.

ANDRÉ : Sûrement pas. Sophie, tu ne bouges pas !

FRANÇOISE : André !

ANDRÉ : Personne ne touche à ce téléphone ! Pourvu qu'il vienne. Une personne de plus, c'est une chance de moins de mourir ce soir !

PIERRE : André, donnez-lui ce téléphone !

ANDRÉ : Qu'est-ce qu'il y a, Pierre ? Il y a cinq minutes, vous vouliez tous nous abandonner et maintenant, vous voulez me faire la morale ?

FRANÇOISE : C'est écoeurant.

ANDRÉ : C'est mathématique. Et vous savez que j'ai raison. Je n'empêcherai personne de sortir d'ici... mais je n'interdirai à personne d'y entrer.

Noir.

Quelques minutes ont passé. Seuls le Docteur et Pierre sont dans le salon. Silencieux. André entre.

LE DOCTEUR : Vincent prend vraiment un bain ?

ANDRÉ : Vous n'avez qu'à aller voir. Il se savonne, il pousse la chansonnette.

On dirait que tout cela ne le concerne absolument pas.

LE DOCTEUR : Il doit être ivre.

Un temps. André entrouvre discrètement la porte donnant sur le bureau où se trouve Kaubach.

ANDRÉ : Dites-moi, Pierre... vous êtes resté combien de temps au front ?

PIERRE : Ça vous intéresse ?

ANDRÉ : C'est juste histoire de faire la conversation. Si vous n'avez pas envie de parler...

PIERRE : Quelques jours.

ANDRÉ : Ah... quelques jours ?

PIERRE : Oui...

ANDRÉ : Remarque, au mieux, vous auriez tenu quelques semaines, après quoi on vous aurait gentiment demandé de baisser le pantalon. Vous avez au moins échappé à ça. Entre nous... vous avez tout de même eu le temps d'en tuer quelques-uns ?

PIERRE : Quelques-uns.

ANDRÉ : Allez, dites-moi ! Des Allemands, vous en avez tué combien ?

PIERRE : Je n'ai pas compté.

ANDRÉ : Allez, Pierre ! Vous devriez en être fier. Combien ? Dix ? Vingt ?

PIERRE : Je ne sais plus ! Et je n'ai pas envie de m'en souvenir.

ANDRÉ : C'est dommage. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure, vous êtes un

brave, Pierre. Un vrai. Et je suis sûr que si vous n'avez pas eu ce malheureux accident... vos yeux... je suis sûr qu'aujourd'hui, vous feriez partie d'un réseau de résistance.

PIERRE : Possible.

ANDRÉ : Ah ! « Possible » ! Si ça se trouve, vous faites quand même partie d'un réseau. Allez, Pierre, dites-moi. Entre nous...

LE DOCTEUR : Ça suffit. Vos conversations m'ennuient. *(Le Docteur referme la porte ouverte par André. Sophie, Française et Victor reviennent.)* Appelez Vincent, qu'il revienne, nous devons rester ensemble.

VICTOR : Il se rhabille.

SOPHIE : Il a mis de l'eau partout.

VICTOR : Et en plus il n'est pas juif !

PIERRE : Tu as l'air déçu !

VICTOR : Absolument pas. Je constate, c'est tout.

Vincent entre en train de se rhabiller.

VINCENT : Voilà qui est fait ! Il y a des pays où le bourreau a pour habitude d'embrasser le condamné avant son exécution. Si les Allemands suivent cette coutume, je me devais de me présenter dans un état de propreté irréprochable.

ANDRÉ : Vous avez l'intention de partir comme otage ?

VINCENT : Non. Tout doux, l'ami, je n'ai pas dit ça. Mais il faut toujours tout envisager. Et parmi vous, pendant mes ablutions, toujours pas de volontaires ?

LE DOCTEUR : Bon... mes amis, pardonnez-moi, mais je ne peux plus rester ici ! J'ai une maison, une femme, une clientèle, je m'en vais ! Ma femme est malade. Je rentre chez moi.

PIERRE : Et Kaubach, tu en fais quoi ?

LE DOCTEUR : Inutile de le déranger. Je vais m'arranger avec le planton. J'ai mon *ausweis*, il acceptera. Vous n'aurez qu'à dire à Kaubach que vous ne me désignerez pas comme otage. Il n'en demande que deux. Une fois dehors, je vous serai beaucoup plus utile, croyez-moi. J'irai trouver le colonel.

VICTOR : Tu connais un autre colonel, ou bien c'est toujours le même ?

LE DOCTEUR : Le même. Je ne connais que cet officier-là.

ANDRÉ : Celui dont la femme est morte. On ne sait trop comment. Le veuf. Même en supposant que ce n'est pas de votre faute...

LE DOCTEUR : Je lui expliquerai de vive voix la situation. Je suis sûr qu'il m'écouterà.

VINCENT : Qu'il t'écoute, c'est possible, mais qu'il agisse...

PIERRE : Jean-Paul, tu crois que c'est honnête de nous abandonner ?

LE DOCTEUR : Vous n'avez pas confiance en moi ?

ANDRÉ : Non, parce que vous avez tout intérêt à nous planter là, et à vous évaporer dans la nature.

SOPHIE : Mais si son colonel réussit à nous tirer de là ? Il n'a pas de raison de ne pas revenir.

FRANÇOISE : À condition qu'il aille réellement trouver son colonel.

LE DOCTEUR : Entendre ça ! Je préfère m'en aller.

ANDRÉ : Eh, ho, ho... le coup de la dignité, pas à moi.

LE DOCTEUR : Mais enfin, vous me connaissez. Vincent ? Victor ?

VICTOR : Jean-Paul, je crois que tu es de bonne foi et que tu reviendras, mais je peux me tromper.

VINCENT : Moi, je crois fermement que tu ne reviendras pas. Mais je peux aussi me tromper.

FRANÇOISE : Et moi qu'ils ne vous laisseront pas sortir. Et je ne pense pas me tromper.

Le Docteur sort.

ANDRÉ : Il ne va pas revenir, moi je vous le dis.

SOLDAT : *Gehen Sie wieder rein...!*

LE DOCTEUR : Je dois m'en aller, je suis médecin.

SOLDAT : *Ich höre Ihnen nicht zu!*⁹

LE DOCTEUR : J'ai un avis...!

SOLDAT : *Ich bitte auf Ihren Passierschein!*⁹

LE DOCTEUR : Mais, je suis...

SOLDAT : *Wenn Sie weitermachen: pan pan!*¹⁰

Le Docteur revient.

LE DOCTEUR : Il ne veut rien entendre !

SOPHIE : Qu'est-ce qu'il a dit ?

LE DOCTEUR : Ben... il a dit : pan pan. Enfin, il a dit : « *guervertitia...* » j'sais pas quoi... pan pan ! »

VINCENT : Ah, ces militaires, aucune conversation.

ANDRÉ : Écoutez Jean-Paul, si vous tenez absolument à nous sauver la vie, moi, je vois bien un moyen : la cour. Vous passez par la fenêtre de la cuisine, vous descendez le long de la gouttière, vous longez les troènes et une fois dans la rue, vous allez trouver votre colonel.

FRANÇOISE : C'est complètement idiot.

PIERRE : Pas plus que d'attendre que l'autre vicenne faire son marché.

7. Retournez à l'intérieur...

8. Je ne vous écoute pas !

9. Je me fiche de votre laissez-passer !

10. Si vous continuez : pan pan !!

LE DOCTEUR : C'est tentant.
ANDRÉ : Mais bien sûr. Allez voir par vous-même, vous verrez que c'est tout à fait jouable.

Le Docteur sort.

FRANÇOISE : Si c'est si « jouable » que ça, pourquoi vous n'y allez pas vous-même ?

ANDRÉ : Vous parlez beaucoup, ma petit Françoise, mais vous ne proposez pas grand-chose.

SOPHIE : Je ne comprends pas, tout à l'heure, tu ne voulais pas le laisser filer et maintenant...

FRANÇOISE : Maintenant, il lui sert de cobaye. Soit on lui tire dessus, soit on ne lui tire pas dessus.

VINCENT : Et si le docteur parvient à passer, pourquoi pas lui ?
ANDRÉ : Pourquoi pas nous ?

Le Docteur revient.

LE DOCTEUR : J'y vais.

FRANÇOISE : C'est de la folie.

VINCENT : Jean-Paul, ne te laisse pas influencer...

SOPHIE : Elle a raison !

FRANÇOISE : Docteur, réfléchissez.

ANDRÉ : Mais n'insistez pas ! Puisqu'il a pris sa décision... Victor, la lumière !
Allez, mon vieux, bonne chance.

Victor éteint la lumière. Le Docteur disparaît dans la cuisine. On entend la fenêtre s'ouvrir.

Un long temps. Tout le monde est suspendu aux bruits du dehors. Rien.

PIERRE : Vous croyez qu'il est passé ?

Coups de feu. Ordres en allemand. Cris. Coups de feu.

SOPHIE : Oh, mon Dieu !

VICTOR : On n'aurait jamais dû le laisser partir.

FRANÇOISE : C'est de votre faute.

ANDRÉ : Personne ne l'a forcé.

FRANÇOISE : C'est vous qui lui avez mis ça dans la tête !

VINCENT : Il a raison. Il savait ce qu'il faisait.

Victor rallume la lumière.

PIERRE : Lui, au moins, il a tenté sa chance.

Un temps.

ANDRÉ : Vous croyez qu'ils vont le compter comme otage ?

FRANÇOISE : Mais c'est pas vrai !

ANDRÉ : Quoi ! Ça nous arrangerait tous !

SOPHIE : Et il ne serait pas mort pour rien.

Kaubach entre en traînant derrière lui le Docteur

KAUBACH : Vous avez perdu quelque chose. Vous vous égarez. Vous n'êtes pas raisonnables, messieurs. Docteur, vous souhaitez nous quitter ?

Eh bien, si tous vos amis sont d'accord... vous êtes libre. Après tout, je n'ai besoin que de deux otages. Mesdames ? Messieurs ? *(Personne ne bouge.)* Je regrette, docteur. Alors, vous n'avez pas encore choisi.

FRANÇOISE : Non, nous n'avons pas encore choisi. Nous avons décidé de vous laisser ce plaisir.

KAUBACH : Décidé... mais vous n'êtes pas libres de décider. Si vous ne prenez pas votre destin en main, je me verrai dans l'obligation de vous faire fusiller tous les sept.

Kaubach sort.

VINCENT : Content de te revoir, Jean-Paul.

LE DOCTEUR : C'est un peu tard, non ? *(Pierre a un geste d'apaisement envers le Docteur.)* Ah oui, ça va, ça va !

VICTOR : Tiens, bois ça, ça te remontera.

LE DOCTEUR : Ah, le verre de Judas, non merci ! Je préfère encore mourir de soif. C'est passé à ça.

VINCENT : Tu ne leur as pas dit que tu étais sympathisant ?

LE DOCTEUR : Je n'ai pas eu le temps ! C'est un cauchemar, je vais me réveiller. *(Vincent commence à rire.)* Qu'est-ce qui te prend, toi ? Tu trouves que c'est le moment ?

VINCENT : Pardonnez-moi, je ne sais pas pourquoi, mais tout cela me paraît étrangement comique. Je sais que la situation n'a rien de risible, bien sûr, mais j'ai un peu bu et je crois que ce bain m'a fait du bien. Je me suis regardé dans la glace tout nu... *(Se tournant vers Victor.)* Je n'ai d'ailleurs pas été le seul... et j'ai eu l'impression de me voir pour la première fois. J'ai presque eu peur de mon image. J'ai eu l'impression de voir un jouet. Un nez pour respirer, des yeux pour voir, une bouche pour manger, un ventre pour digérer... et un cerveau pour tout compliquer. C'est si simple de vivre et de mourir. Vincent existe ; Vincent n'est plus. Voilà tout. Les gens ne sont pas curieux. S'ils l'étaient, ils se suicideraient en masse. Mais voilà, ils ont trop de choses à faire. Ils laissent la mort décider de son heure, si bien qu'un jour, ils s'aperçoivent qu'ils vont mourir et c'est la panique. Pourquoi ? Kaubach a raison. Qu'est-ce qu'on est pour lui ? Des têtes d'épingle. Des grains de poussière dans un immense processus de destruction. Vu sous cet angle... pas de quoi s'émouvoir, docteur.

LE DOCTEUR : Pour toi, c'est facile ! Tu n'aimes personne, personne ne t'aime !

VINCENT : C'est charmant.

FRANÇOISE : Ne l'écoute pas.

SOPHIE : Moi en tout cas, je ne veux pas mourir pour les autres. Mais je ne veux pas que les autres meurent pour moi.

LE DOCTEUR : On en est tous là, figure-toi.

VICTOR : Messieurs... Françoise... Sophie ne pourra pas faire partie des otages. Elle est enceinte.

SOPHIE : Victor !

VICTOR : Oui, je sais, chérie, ce n'est pas forcément le bon moment pour le leur annoncer.

LE DOCTEUR : Depuis quand ? La dernière fois qu'elle est venue au cabinet...

VICTOR : Oui, eh bien, depuis la dernière fois, il s'est passé des choses, figure-toi.

LE DOCTEUR : Depuis trois semaines ?

VICTOR : Il suffit d'une minute.

PIERRE : Modeste avec ça.

VICTOR : Ne sois pas vulgaire, s'il te plaît.

VINCENT : Regarde-toi. Tu es prêt à tous nous faire fusiller et tu le trouves vulgaire !

VICTOR : Quoi ? Vous ne me croyez pas ? Vous me croyez capable d'inventer une chose pareille ?

PIERRE : Pourquoi pas ?

VICTOR : Eh bien, tu vas pourtant être obligé de me croire. Sophie est enceinte !

ANDRÉ : Il n'y a qu'à vérifier.

VICTOR : Comment ça ?

ANDRÉ : Nous pouvons demander au docteur d'aller jeter un œil pour nous.

Vous saurez faire ça, toubib ?

LE DOCTEUR : Oui, peut-être, mais...

SOPHIE : C'est ignoble.

FRANÇOISE : Et ce n'est pas ignoble d'inventer une grossesse pour faire fusiller ses amis ?!

VICTOR : Très bien. Je ne crains pas le jugement du docteur. Qu'il aille vérifier si je suis un menteur.

SOPHIE : André...

ANDRÉ : Sophie, ça n'est pas contre toi ! La preuve : si Victor dit vrai, tu es libre.

André empoigne le Docteur, qui ne bouge pas.

ANDRÉ : Allez !

Le Docteur ouvre la porte conduisant à la salle de bains. Sophie s'avance... puis s'arrête.

SOPHIE : C'est ridicule, Victor.

VICTOR : Oh, mais tu ne pouvais pas !

Victor sort.

ANDRÉ : Reviens, Victor ! C'est normal ! C'est normal de faire valoir tous ses atouts. Hein ? C'est tout naturel. N'est-ce pas, monsieur Pierre ?

PIERRE : Si vous le dites.

ANDRÉ : Vous-même... vous avez bien essayé de vous servir de votre infirmité. *(Pierre se lève.)* Quoi ? Je n'ai pas raison ? Alors moi aussi, j'ai une proposition à vous faire. Reviens Victor, ça va t'intéresser. Victor ! *(Victor revient.)* Assieds-toi. J'offre à celui qui se désigne comme otage un chèque. Un très gros chèque.

FRANÇOISE : Et qu'est-ce qu'il en ferait ?

ANDRÉ : Je sais que vous avez tous autour de vous des gens auxquels vous tenez et à qui vous seriez ravis d'offrir une vie meilleure après votre éventuelle disparition. Vous feriez là un acte d'une grande générosité.

FRANÇOISE : Mais vous êtes pire que les nazis. Vous êtes bien sûr de ne pas avoir votre carte du parti ?

ANDRÉ : Nazi, moi ? Si j'étais nazi, il y a longtemps que je l'aurais dit. Je préfère être un nazi vivant qu'un Français mort.

PIERRE : Ah, vous êtes parfait ! Ce qui est bien avec vous, monsieur André, c'est qu'on n'est jamais au bout de nos surprises. On croyait avoir touché le fond, mais vous avez toujours mieux à nous proposer.

ANDRÉ : Oui, oui, vous faites des offensés, mais dans le fond, vous me comprenez très bien. Les accords, les cadeaux et même les preuves d'amour, tout passe par le porte-monnaie ! Vrai ou faux ? L'argent peut tout. Il suffit d'en avoir. Française, je sais que vous avez un frère malade. Vous pourriez considérablement améliorer son quotidien. Vous pourriez confier ce chèque à une personne de confiance, parmi nous, qui le lui remettrait en main propre. Victor, Sophie, l'un de vous pourrait se sacrifier pour l'autre... non ? Vincent ? Non, nous avons déjà établi que vous n'avez personne. Toubi... pensez à Madeleine ! Alors, personne ne veut de mon argent ? Qu'est-ce qu'il a mon argent ? Il sent mauvais ? Il pue ? Et le champagne, vous croyez que je l'ai acheté avec quoi ? Avec ça ! *(Sortant une liasse de billets et la jetant au visage de Vincent.)* Il ne sentait pas si mauvais que ça quand il était question de vous en foutre plein la gueule. Mais quelqu'un peut-il me dire à quoi ça sert d'en avoir autant ? !

PIERRE : Ma parole, je croyais que c'était la haine qui vous faisait parler comme ça... mais c'est la peur. Vous êtes vert de peur, j'en suis sûr.

ANDRÉ : Ben oui, j'ai peur. En voilà une trouvaille ! Je n'ai pas honte de le dire : j'ai peur. Parce que vous, Pierre, vous ne savez pas ce que c'est, d'avoir peur. Vous êtes un brave !

PIERRE : Si. Au front, avant l'attaque. Et après. Rétrospectivement. Mais jamais pendant. Pendant, on a autre chose à faire.

ANDRÉ : Ah bon ?

PIERRE : Oui, pendant, on agit. Et agir, c'est s'oublier.

ANDRÉ : Et... en ce moment... Vous avez peur ?

PIERRE : Oui, comme vous, mais moi, la mort, je ne la verrai pas venir. Tandis que vous...

ANDRÉ : Mais vous dites que pour ne pas avoir peur, il faut s'oublier. Comment voulez-vous que je m'oublie, moi ?

PIERRE : En pensant aux autres.

ANDRÉ : Penser aux autres, penser aux autres... vous en avez de bonnes.

PIERRE : Essayez.

ANDRÉ : Je n'ai pas pensé qu'à moi, quand j'ai proposé de l'argent à Kaubach.

VINCENT : Vous avez essayé de l'achever ?

ANDRÉ : Tout à l'heure, en allemand. Il a refusé.

VINCENT : Un incorruptible. Un SS qui a des valeurs, c'est peu commun.

LE DOCTEUR : Nazisme et intégrité ne sont pas incompatibles, bien au contraire.

FRANÇOISE : Lorsque vous aurez été choisis, je vous souhaite autant de conviction, docteur.

VINCENT : S'il n'aime pas l'argent... il doit bien avoir un autre hobby. Les femmes, peut-être ?

VICTOR : Tu veux l'envoyer chez Bernardi ?

VINCENT : Il n'est pas question d'envoyer Kaubach chez un maquereau.

VICTOR : Bernardi n'est absolument pas un maquereau. Il connaît toutes les célébrités de la capitale.

VINCENT : La question n'est pas là. Il n'est pas possible d'envoyer Kaubach où que ce soit. Ce que j'ai à vous proposer est assez délicat. Notre officier est une brute. Une brute doublée d'un sadique. Il entre chez les gens, prend des otages, froidement. Pire. Il leur demande de choisir entre eux. Et tout à coup, il s'émervelle devant de vieux bouquins. Ça n'a pas de sens... Pour on ne sait trop quelle raison, parce qu'il a acheté trois malheureux livres à Victor, il nous offre un sursis. Et entre un sursis et une grâce : il n'y a qu'un pas.

ANDRÉ : Un pas de femme.

PIERRE : Je désapprouve..

VICTOR : Moi aussi, trouve autre chose.

SOPHIE : Je ne comprends pas, c'est quoi ton idée ?

FRANÇOISE : Ils veulent envoyer l'une de nous faire des avances à l'ennemi.

ANDRÉ : Oh, l'ennemi ! L'ennemi ! Tout de suite les grandes phrases ! Ne soyons pas ridicules. Nous devons exploiter la moindre occasion, nous n'avons pas le choix.

VINCENT : Et puis ce n'est qu'un ballon d'essai. Et il n'est pas dit que Kaubach couchera avec l'une de vous.

PIERRE : Vincent !

VICTOR : Mais enfin, c'est ridicule ! Tu ne penses tout de même pas que Kaubach va se déshabiller et roucouler à côté de nous ? C'est n'importe quoi !

VINCENT : La porte sera fermée.

VICTOR : Non, non, c'est absurde ! Et puis d'abord, qui va se dévouer ? Ne comptez pas sur Sophie, je vous le dis tout de suite.

FRANÇOISE : Ça ne laisse plus beaucoup d'options.

VICTOR : De toute façon, je te devine beaucoup plus qualifiée pour ce genre de chose.

FRANÇOISE : Ça veut dire quoi ?

ANDRÉ : Oh, ne commencez pas. De toute façon, vous n'avez pas le droit de vous défilier ! Nous ne saurons jamais qui a couché avec Kaubach. Nous nous retirerons tous dans la cuisine. Françoise et Sophie resteront seules ici et décideront. Nous reviendrons lorsqu'elles nous appelleront.

FRANÇOISE : André a de très bonnes idées, mais je tiens à vous le dire tout de suite : ne comptez pas sur moi.

ANDRÉ : Vous n'avez pas le droit de parler ainsi.

SOPHIE : Moi non plus je ne coucherai pas avec lui, il me dégoûte.

ANDRÉ : Sophie, est-ce que tu crois vraiment que c'est le moment ?! Françoise... au premier abord, vous êtes la plus qualifiée. Sophie est mariée et son mari est présent... Si Kaubach était un civil, vous accepteriez.

FRANÇOISE : Non, il est allemand.

ANDRÉ : Et s'il ne l'était pas ?

FRANÇOISE : La question ne se pose pas.

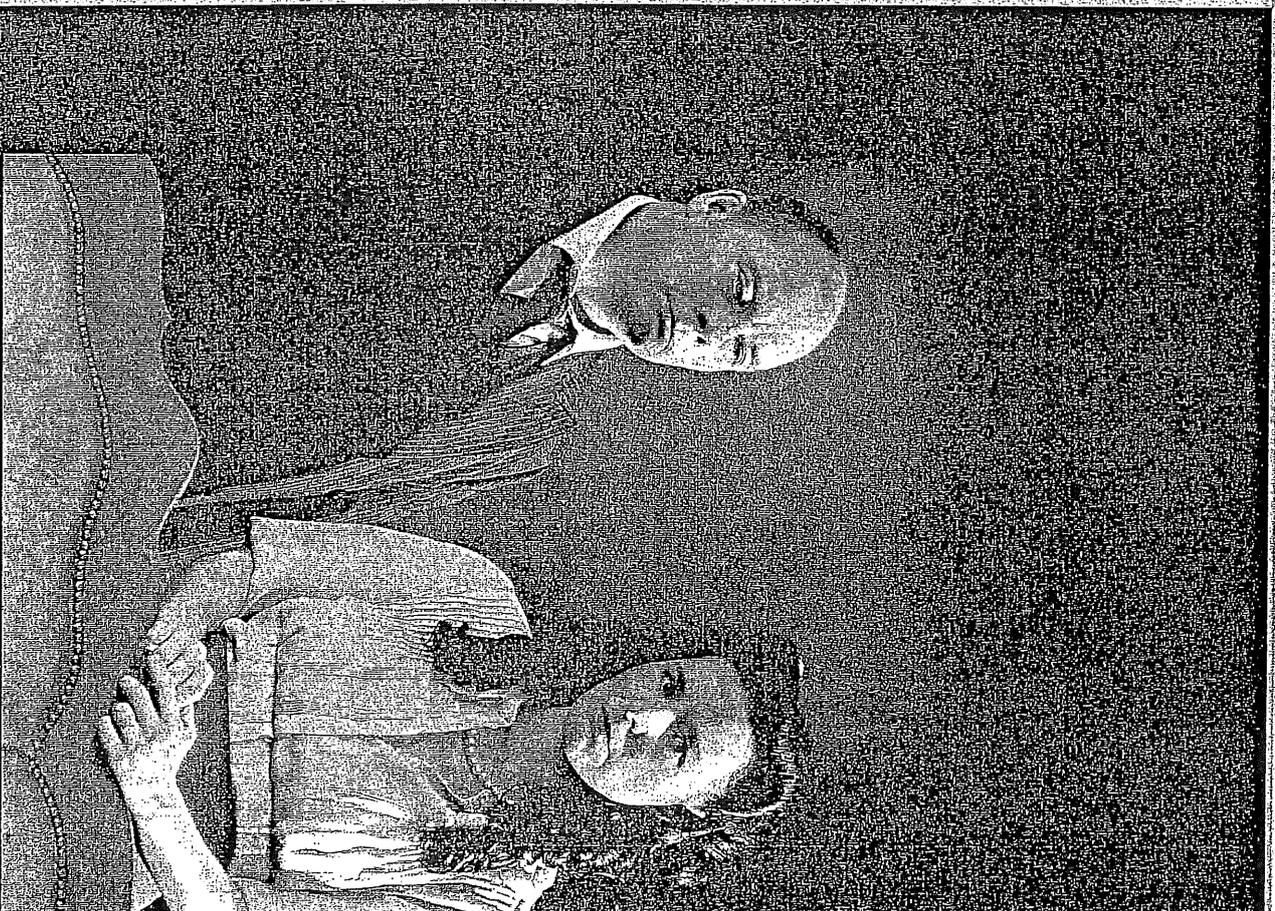
ANDRÉ : Françoise, dites-vous que la guerre est finie. Que c'est l'armistice et qu'un jour, nos deux peuples seront amis.

FRANÇOISE : Les vivants peut-être. Mais les morts ? Ceux qui finiront la bouche pleine de boue ? Ils y auront droit, à leur armistice, eux aussi ?

Il y aura des drapeaux et de la musique, nous danserons sur nos morts. Je sais qu'un jour viendra où tout cela arrivera. Je pense à ça et j'ai honte.

VICTOR : Voyons, Françoise, tu n'es pas responsable.

FRANÇOISE : Si, je le suis, et tous, nous n'avons pas cessé de l'être. Responsables d'avoir combattu mollement, responsables de ne pas avoir mis toute notre vigueur, toute notre ardeur à persuader les autres, autour de nous, de serrer les dents et de cogner dur. Des hommes, des femmes, des enfants sont envoyés à la mort. Des familles entières sont assassinées, torturées, envoyées dans des camps et nous, nous continuons à vivre notre petite existence au jour le jour, machinalement, comme des avares.



André : L'émancipe (Pascale Casanovi) et Françoise : Stéphanie Héritier © Fabienne Rappaport/Alto/Scapellato

Et quand tout cela sera passé, quand ce rêve monstrueux se sera dissipé, nous pousserons un soupir de soulagement et nous assisterons au défilé de la victoire. Nous applaudirons nos courageux libérateurs et nous nous réjouirons de nous en être tirés à si bon compte. Et nous trinquerons ! Collabos, résistants, profiteurs, tous baignés dans la même allégresse ! Par moments, je souhaite que la guerre dure éternellement pour ne pas avoir à supporter tout ça !

Un temps.

VINCENT : Si dn lui envoie François comme ça, Kaubach nous fait tous fusiller, je vous le dis tout de suite.

ANDRÉ : Victor... tu dois persuader Sophie. Elle est douce, jolie, elle plaira à Kaubach. Je sais ce que tu ressens, mais ce n'est pas le moment de faire du sentiment. Tu es intelligent. C'est dans notre intérêt, mais dans le sien également. Ne te monte pas la tête pour une bagatelle. Chaque jour, il y a des milliers de femmes qui trompent leur mari. D'ailleurs, Sophie ne couchera peut-être pas. Je sais, c'est un mot qui fait mal, mais nous n'avons pas le choix. Victor... si tu persuades Sophie, je tire un trait sur votre ardoise. Non, ne dis rien, ça me fait plaisir. Regarde-moi... dans les yeux ! Je suis votre ami. À tous les deux. Crois-tu que je te demande un tel sacrifice à la légère ? Tu ne crois pas que j'ai retourné le problème dans tous les sens pour en arriver là ? Il n'y a plus d'autre issue.

VICTOR : Sophie est libre d'agir comme elle l'entend.

ANDRÉ : Sophie, notre sort dépend de toi maintenant. On compte sur toi pour trouver les mots qui conviennent. Kaubach n'est pas une brute. Il suffit de trouver son point faible. Ce n'est pas moi qui vais t'apprendre ce genre de chose. (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu devienrais s'il emmenait Victor comme otage ?!

SOPHIE : Tu crois que...

ANDRÉ : En allant le voir, tu sautes la peau et celle de Victor.

SOPHIE : Victor ?

ANDRÉ : Il te laisse libre. Demain, nous oublierons cet incident. (*Plus bas.*) Et une fois que tu seras là-bas, ne te laisse pas gagner par la culpabilité. S'il le pouvait, Victor en ferait autant.

SOPHIE : Tout de même...

ANDRÉ : Comment crois-tu qu'il connaisse l'adresse des filles de Bernardi ? Chut... je n'ai rien dit. Allez... file.

Sophie sort. Un temps.

VICTOR : Merci, François.

FRANÇOIS : Comment ?

VICTOR : Sophie est mariée et moi son mari, je suis là, bien vivant. Tu aurais dû partir à sa place ! Tu n'es pas l'unique veuve de guerre de ce pays ! Je suis là, avec mes amis, et toi... tu envoies ma femme... tu tires ton épingle du jeu sous couvert de je ne sais quel principe ! Et quoi ? Crois-tu que Sophie n'a pas de principes, elle ?! Tu me dégoûtes !

VINCENT : Ça suffit, Victor !

VICTOR : Ah, toi, ne m'adresse pas la parole ! C'est de toi que vient cette fameuse idée ! Et pourquoi tu n'y es pas allé, toi ? Peut-être a-t-il les mêmes vices que toi. Ça t'aurait peut-être plu après tout.

VINCENT : Tu es ridicule.

VICTOR : Oui... je vous laisse envoyer ma femme se vautrer dans les bras d'un SS... et c'est moi qui suis ridicule.

ANDRÉ : C'est elle qui a choisi. Si j'avais été une femme, j'aurais agi exactement comme elle. Elle au moins, elle est sûre de sauver sa tête. Et peut-être même la tienne. Alors arrête de prendre cet air de victime, s'il te plaît !

Nous, en attendant, on est plus que cinq. Et Max, qui n'arrive toujours pas.

VINCENT : Pourquoi voudriez-vous qu'il arrive maintenant ?

FRANÇOIS : André considère que si Max arrivait, il augmenterait nos chances de survie.

ANDRÉ : C'est logique. À partir du moment où le nombre d'otages ne bouge pas... je préférerais qu'on soit plus nombreux.

LE DOCTEUR : En voilà une idée ! Il n'y a aucune raison que nous payions pour les autres. J'ai quelques patients qui habitent le quartier, ils seront ravis de venir prendre un petit digestif.

PIERRE : Tu perds la tête ? (*Le Docteur commence à composer un numéro.*) Vincent, empêche-le de faire ça.

VINCENT : Parce que tu crois que Kaubach laissera entrer ses nouveaux amis ?

LE DOCTEUR : Un otage est un otage. Kaubach ne verra aucun... Allô, Serge ? Bonsoir, c'est Jean-Paul Pagnon à l'appareil. Je ne te dérange pas... couché à cette heure ? Une vraie poule, ma parole ! Écoute, enfile un pantalon et viens nous rejoindre chez les Pélissier, nous fêtons l'anniversaire de Sophie... mais ne fais pas l'idiot, il y a du champagne, des cigares de Cuba...

VINCENT : Et même un officier SS dans le bureau !

LE DOCTEUR : Vincent, arrête ! Non, rien, c'est un ami qui plaisante. Nous sommes un peu soûls... mais puisque je te dis qu'il plaisante... Allô ? (*Il raccroche.*) Va au diable !

VINCENT : Toubib ? Si jamais on s'en sort tous les deux, sois gentil de me rayer de ton carnet d'adresses.

LE DOCTEUR : (*tout en composant un nouveau numéro*) J'ai sauvé la vie de la plupart de ceux qui figurent dans ce carnet, ils me doivent bien ça, non ?

VINCENT : Bien sûr, ce sont des sortes d'honoraires à retardement.

LE DOCTEUR : Allô, Béatrice ? Bonsoir, Jean-Paul Pagnon à l'app... *(Pierre vient d'arracher le fil du téléphone)* Allô... qu'est-ce... Mais tu te rends compte de ce que tu as fait ?!

Le Docteur empoigne Pierre.

PIERRE : Vas-y, frappe-moi. Si ça peut te soulager !

LE DOCTEUR : Pourvu qu'il te choisisse. De toute façon, ce serait plutôt un soulagement pour toi ; ne te fais pas d'illusions, la vue, tu ne la retrouveras jamais ! J'ai bien voulu faire toute une batterie d'examens pour te faire plaisir, te faire miroiter une opération aux États-Unis pour que tu gardes le moral, mais c'est du vent, Pierre ! On ne retrouve pas la vue comme ça. Désolé.

PIERRE : Je le savais, Jean-Paul. Je ne suis pas idiot.

Sophie revient.

LE DOCTEUR : Alors ?

SOPHIE : Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

LE DOCTEUR : Ce qui s'est passé.

ANDRÉ : Sophie !

FRANÇOISE : Vous ne voyez pas qu'il ne s'est rien passé ?! Elle a échoué c'est tout.

LE DOCTEUR : Elle a raison ?

SOPHIE : Je suis désolé.

FRANÇOISE : Ne le sois pas, c'était couru d'avance. *(À Vincent)* Ce qui me déçoit, c'est que l'idée vienne de toi.

VICTOR : Il n'aime peut-être pas les femmes.

SOPHIE : C'est sûrement ça.

ANDRÉ : *(en regardant Vincent)* Mais j'y pense... s'il n'aime pas les femmes.

VINCENT : Quoi ? Ah... non... non... sans façon, non. Mais comme l'idée était de moi, je fais amende honorable : je pars comme otage.

FRANÇOISE : Vincent ?! Qu'est-ce que tu fais ? Si c'est pour me prouver...

VINCENT : Non, ne t'attribue pas des mérites qui ne te reviennent pas, j'en ai assez, c'est tout. À vous de choisir le second.

ANDRÉ : Franchement, je ne vous croyais pas capable d'un tel geste. Quelle élégance ! Oh, venez là, que je vous embrasse.

VINCENT : Ah... apparemment, vous n'êtes pas volontaire.

ANDRÉ : Non.

Noir.

Quelques minutes ont passé. Seul Vincent manque à l'appel.

LE DOCTEUR : Pourquoi est-ce que je suis venu ? Ma femme est souffrante, je ne voulais pas quitter la maison. Vous m'avez obligé... je suis trop bon, trop bon. Je voulais rester à son chevet... j'avais un livre à finir. Ce n'est pas juste. Pourquoi vous m'avez invité ?! Il fallait me laisser tranquille !

SOPHIE : C'est vous qui avez tenu à venir malgré tout.

LE DOCTEUR : Eh bien, il fallait refuser ! On ne tue pas un médecin comme ça ! Et que vont devenir mes patients, hein ? En mourant, je laisse derrière moi un nombre de victimes potentielles énorme. Envoyer à la mort un médecin, c'est grave. *(André lui dans son coin)* Ça vous fait rire, vous ?

ANDRÉ : Ah, oui.

Un temps.

VICTOR : En tout cas, j'espère bien qu'après ce que Sophie a subi comme humiliation, vous n'aurez pas le cœur de nous envoyer au peloton ?

FRANÇOISE : Nous ? Sophie a tenté sa chance et elle a échoué, c'est tout.

Qu'est-ce que tu as fait, toi ?

VICTOR : Comment ça ?! C'est ma femme que j'ai sacrifiée à Kaubach !

PIERRE : Parlons-en ! C'est la femme que tu as livrée en pâture et tu voudrais qu'elle te remercie ?!

SOPHIE : Tout à l'heure, tu n'as pas fait un geste ni prononcé un mot pour me retenir, et maintenant il faudrait que je te serve d'alibi ?!

VICTOR : Mais c'est de leur faute, ce qui s'est passé tout à l'heure ! Tout a été si vite, si brutal, je me suis laissé emporter, je ne savais plus quoi faire ! Et c'était ton unique chance de salut.

LE DOCTEUR : La tiemme aussi.

VICTOR : Peut-être... la miemme aussi. Tout est pardonnable quand il s'agit de sauver sa vie, non ? Hein ? Sophie ?

SOPHIE : Oui... sûrement.

VICTOR : Je n'ai tué ni volé personne. Je même une vie honnête et tranquille. Sophie et moi, on doit être éparpillés. On a un foyer, on va avoir des enfants. Et si je n'ai pas accompli d'acte héroïque... je vais peut-être m'engager dans la Résistance.

PIERRE : Oh, on aura tout entendu ! En réalité, on est en plein cœur du maquis !

ANDRÉ : Rassure-toi, Victor, si tu y passes ce soir, la Résistance te vengera.

VICTOR : Oui ! Riez, riez ! Mais ne rêve pas trop, Pierre... si Kaubach me choisit... Sophie partira avec moi.

PIERRE : Pourquoi ça ?

VICTOR : Parce qu'elle m'aime.

PIERRE : Tu en es sûr ?

VICTOR : Ça fait trop longtemps que tu ne l'as pas vue. Elle n'a jamais été aussi belle. Depuis notre mariage, elle s'est épanouie ! N'est-ce pas messieurs ?

PIERRE : Tu ne m'apprends rien, Victor. Sophie, je la connais mieux que toi. Je l'ai connue à douze ans, à l'école. On ne s'est jamais quittés et depuis que je suis revenu... on est devenus très proches.

VICTOR : Comment ça ?

PIERRE : Tu m'as parfaitement compris, ne m'oblige pas à devenir grossier.

VICTOR : Tu mens... il ment... Sophie ! (Il lui attrape le bras, elle lui échappe et se lève sans le regarder.) Elle avoue... et devant tout le monde encore !

Victor se dirige vers Sophie, on se demande s'il ne va pas en venir aux mains, mais André s'interpose.

ANDRÉ : Allons, allons ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne veux pas t'en prendre à l'infirme, pendant que tu y es ? Un peu de dignité !

LE DOCTEUR : Il a raison, je ne suis pas bien sûr que ce soit le moment de parler de vos...

FRANÇOISE : Si, si, moi ça m'intéresse. Alors qu'est-ce que tu lui as dit, à elle ? Que tu étais seul au monde, que tu culpabilisais...

VICTOR : Ah, parce que toi aussi ?! De mieux en mieux !

Vincent revient.

VINCENT : Ah, tout de même, ces Allemands, quelle culture ! Je l'ai un peu mouché, tout à l'heure, avec Horace, mais sinon, il faut bien reconnaître qu'il a du répondant.

VICTOR : Ravi de voir que tu t'amuses.

VINCENT : Sinon, du nouveau ?

VICTOR : Rien de grave ! Françoise est la maîtresse de Pierre et Sophie, en plus d'être ma femme, a également eu une aventure avec ce Casanova infirme !

VINCENT : C'est tout ?

VICTOR : Comment ça ?

VINCENT : Ne me dis pas que tu apprends ça aujourd'hui ! Moi qui croyais que tu fermais les yeux par élégance, et c'était par bêtise !

VICTOR : Je me demande si je ne ferais pas mieux de t'accompagner.

VINCENT : Eh bien, voilà, nous avons notre homme.

VICTOR : Non ! Je n'ai pas dit ça. Malgré tout ce que vous pouvez penser...

Sophie a besoin de moi. Et moi besoin d'elle. Hein, Sophie ?

SOPHIE : Oui, mon poussin.

VINCENT : On tourne en rond, messieurs. Ayez l'élégance de vous retourner sur votre vie et vous verrez que ce que vous en avez fait ne vaut pas la peine que vous vous y accrochiez à ce point. À vingt ans, j'ai violé la femme d'un



ami. Sincèrement... je les avais invitées tous les deux, elle est arrivée avant lui... je l'ai violée. Il ne l'a jamais su, elle n'a rien dit. À vingt-deux ans, j'ai failli me marier. Avant de me rendre à la cérémonie, je suis allé acheter une paire de gants... le vendeur était beau comme un dieu... finalement, je ne me suis pas marié. Puis je vous ai rencontrés, Victor et Sophie. J'ai désiré ardemment Sophie pendant toute une année... puis François tout autant... mais elles étaient déjà mariées. Depuis que vous m'avez présenté André, je cherche une combine pour le rouler... c'est normal, il a de l'argent et c'est un ami. Hélas, je n'ai pas encore trouvé.

ANDRÉ : Ça fait plaisir.

VINGENT : La semaine dernière, on m'a proposé de faire partie d'un réseau de résistance. J'ai refusé. À l'heure présente, je ne me sens enthousiaste pour rien... alors mourir, pourquoi pas ? Non, personne pour m'accompagner ? Soyons logiques pour une fois. On élimine Sophie, parce qu'elle a quelqu'un à qui dévouer sa vie. Victor, pour les mêmes raisons. Pierre, parce qu'il a déjà trop donné. François, parce qu'elle est veuve de guerre, que ses parents ont été déportés... elle mérite, plus que nous tous, un peu de tranquillité. Et le toubib... parce qu'il est indispensable à sa clientèle. Mon cher André, il ne reste plus que nous. Après vous...

ANDRÉ : Qui... moi... moi avec vous ? Ah, non... non, mon vieux...

VINGENT : Vous voyez, personne ne vous retient.

ANDRÉ : Ben oui, mais ils ont tort. Ne comptez pas sur moi.

VINGENT : Ce ne sera rien, une simple formalité. Beaucoup de gens sont morts avant nous.

ANDRÉ : C'est possible, mais je suis pas amateur, non. Cherchez-en un autre.

PIERRE : Je viens avec toi.

VINGENT : Quoi ?

PIERRE : Je préfère mourir plutôt que de vivre avec un type pareil.

LE DOCTEUR : *(se dirigeant vers le bureau)* Je vais prévenir Kaubach.

VINGENT : Une seconde ! Vous trouvez normal que Pierre m'accompagne ?

ANDRÉ : Si ça lui fait plaisir. Nous, on ne lui a rien demandé.

VINGENT : Vous êtes un vrai salaud.

ANDRÉ : Un vrai salaud, un vrai salaud... pas plus qu'un autre.

VINGENT : Mais pas moins. Et nous allons comme deux imbéciles nous faire tuer allègrement pour vous. Non, je suivrai votre exemple, je survivrai coûte que coûte. Et à vos dépens, si possible. Docteur, vous pouvez vous asseoir ! Je continuerai malgré ma répugnance à respirer le même air que vous.

ANDRÉ : Allons, allons, mesurez vos paroles, sinon, on va finir par se dire des choses désagréables.

On entend les sirènes annonçant un bombardement. Les lumières s'éteignent.

LE DOCTEUR : Les Anglais ! Ah, pour une fois, ils arrivent au bon moment.

SOPHIE : Vous croyez qu'ils vont nous laisser sortir ?

LE DOCTEUR : Ils vont bien être obligés, il faut qu'on aille aux abris.

ANDRÉ : Je vais leur parler. *(André et Victor vont à la porte d'entrée alors que les autres commencent à s'habiller. Off - depuis la porte d'entrée.)* Ils ont fermé la porte ! *Mach die Tür auf! Hilfe, die Tür auf!*¹¹

SOLDAT : *Bleiben Sie hier!*¹²

VICTOR : Mais vous n'entendez pas ! Les Anglais arrivent, ouvrez !

LE DOCTEUR : On va tous mourir !

SOLDAT : *Geh, oder werde ich an die Tür schiessen!*¹³

Les bombardements commencent.

VICTOR : Ils ne veulent rien savoir !

LE DOCTEUR : Ce sont des fous, on ne peut pas discuter avec eux !

Les bombardements se rapprochent.

SOPHIE : Ils viennent par ici.

ANDRÉ : On va tous y passer !

Les avions sont maintenant au-dessus de leurs têtes. Les bombardements redoublent, les murs tremblent... André abandonne sa cachette, disparaît à l'air libre alors que les bombardements s'amplifient... Puis une fenêtre éclate côté cuisine, projetant André au milieu de la scène, peut-être blessé... Sophie se précipite sur lui, affolée... Le Docteur sort de sous le bureau où il s'était caché et se précipite sur André, encore somnolé. Les bombardements commencent à s'éloigner et tous s'entre-déchirent dans un vacarme assourdissant jusqu'à ce qu'arrive Kaubach pour séparer tout le monde.

KAUBACH : *Das ist genug! Schweigen Sie!*¹⁴

Tout le monde se disperse et gagne un coin de la pièce, où chacun essaie de se faire le plus petit possible.

LE DOCTEUR : Il voulait s'en aller !

ANDRÉ : Ce n'est pas vrai !

KAUBACH : Cela suffit ! Vous avez survécu au bombardement. C'est votre jour de chance, on dirait. Alors ? Lequel d'entre vous pour accompagner monsieur Vincent ?

VINGENT : Il y a eu du changement. Je ne suis plus volontaire.

KAUBACH : Ah ?

11. Ouvrez la porte ! À l'aide, la porte !

12. Restez ici.

13. Allez vous-en, ou je tirerai sur la porte !

14. Ça suffit ! Taisez-vous !

YNGENT : Une soudaine envie de vivre, que voulez-vous...

KAUBACH : Cela ne m'arrange pas. Mais c'est votre droit.

LE DOCTEUR : C'est difficile, vous savez... amis comme on est.

KAUBACH : Je comprends. Pourtant, il faut bien. Je vais vous aider à faire votre choix. Connaissez-vous le jeu... *Blind cow*... *une sogenannte Sie davon Französisch?*¹⁵ Le vache aveugle. Les enfants qui se cachent les yeux et

qui se courent après...

LE DOCTEUR : Colin maillard.

KAUBACH : *Ja!* Je suppose que vous connaissez tous les règles. Mais comme nous n'avons pas de foulard, c'est vous, l'aveugle, qui allez désigner les otages.

PIERRE : Je refuse.

KAUBACH : Si vous refusez, vous y passez tous. Allons, ne faites pas l'enfant. LE DOCTEUR : Mais si c'est lui qui nous chasse, il ne peut pas être désigné comme otage. Ce n'est pas juste.

KAUBACH : Dans ma grande générosité, j'ai estimé que votre ami avait assez donné à sa patrie. Cela vous paraît-il juste ?

LE DOCTEUR : Oui...

KAUBACH : *(tout en disposant ses pions)* Allez ! Mettez-vous au centre, faites un rond. Allez ! Un peu d'enthousiasme, c'est un jeu ! Venez là ! Vous ici... voilà comme ça... *Wunderbar!*¹⁶ *(Il conduit Pierre au milieu des autres convives répartis en demi-cercle.)* Avez-vous un souhait à formuler avant que le destin aveugle ne s'abatte sur vous ?

FRANÇOISE : Que l'Allemagne perde la guerre.

KAUBACH : Bien. *(À Pierre.)* Leur destin est entre vos mains. *(Pierre commence à avancer lentement. Puis il pose une main sur Kaubach.)* Non, non... je ne joue pas. *(Pierre continue. Puis il pose une main sur Victor.)* Monsieur Victor !

PIERRE : Pardon.

KAUBACH : Venez là. *(Pierre continue. Il approche sa main d'André, qui tente de lui échapper en se recroquevillant.)* Interdiction de bouger !

Pierre pose sa main sur André.

ANDRÉ : Oh, non, non... pas moi ! Ce n'est pas juste !

PIERRE : Pardon, André.

ANDRÉ : Pardon ?! Ça m'avance bien, ton pardon !

KAUBACH : Êtes-vous content de votre choix, monsieur Pierre ?

PIERRE : Je n'ai pas choisi.

ANDRÉ : Tu l'as fait exprès ! Ne me prenez pas, monsieur Kaubach... pas moi ! Je ne veux pas mourir, je n'ai pas l'âge !



Victor Félissier (Oliver Bouana) et Sophie Félissier (Caroline Victoria) © H. Dea

¹⁵ Comment dites-vous en français ?

¹⁶ Merveilleux !

KAUBACH : Relevez-vous !

ANDRÉ : Je vous ai toujours soutenu ! *Heil Hitler! Heil Hitler!*

KAUBACH : Vous faites honie à votre patrie, relevez-vous !

ANDRÉ : Pourquoi moi ? Pourquoi ?

KAUBACH : Pourquoi ?! Vous ne comprenez pas ? Vous ne comprenez pas que le destin s'abatte sur vous, sans raison ? Au hasard ! Comme il s'est abattu sur les deux officiers morts sous vos fenêtres ! « Pourquoi ? » Hein ? Pour rien. Mais je ne serais pas aussi cruel envers vous. Vous êtes tous libres.

FRANÇOISE : Comment ?

VINCENT : C' est une plaisanterie.

KAUBACH : Je suis joueur, monsieur Vincent, mais je n' aime pas les plaisanteries. Le coupable a été arrêté il y a quelques minutes. En fait... il s'est rendu de lui-même. Il ne voulait pas que des innocents payent pour lui. Vous voyez que nos méthodes ont parfois du bon. Il prétend ne pas avoir prémédité son acte. Il dit avoir agi « sans réfléchir ». Étrange, n'est-ce pas ? Qu' un criminel prêt à tuer deux hommes froidement, dans le dos, pris de remords, décide de donner sa vie pour sauver celle de parfais inconnus. Il y a parfois des choses que je ne m' explique pas. À moins qu' il ne connaisse quelqu' un dans cet immeuble. *(Il sort un tout petit paquet-cadeau de sa poche.)* À moins que ce paquet que nous avons retrouvé sur lui... ne vous revienne, madame Pelissier.

SOPHIE : Max !

VICTOR : Sophie !

KAUBACH : Oui : .Max. *(Il emploigne Sophie et l'emtraîne vers la sortie comme s' il l'emmenait pour de bon. Puis il s'arrête en chemin. Regard de Victor décomposé.)* Vous devriez faire du tri dans vos relations, monsieur Pelissier. *(Il relâche Sophie.)* Je vous laisse entre amis. J' espère ne pas avoir trop gâché votre petite fête. Mais rassurez-vous, nous nous reverrons. *Auf Wiedersehen!*¹⁷

Kaubach sort.

VINCENT : Ah le salaud...

VICTOR : Tu t' attendais à quoi avec eux ?!

VINCENT : Pas lui... Max... Cet enfoiré de Max qui a tous failli nous faire tuer !

FRANÇOISE : Il nous a sauvé la vie.

VINCENT : Il n' a fait que nous sortir du merdier dans lequel il nous avait mis !

FRANÇOISE : Comment tu peux dire ça ?

PIERRE : Il a raison... sans lui, rien de tout ça ne serait arrivé !

FRANÇOISE : Parce que vous croyez vraiment que c' est Max qui les as tués ? Imbéciles.

17. Au revoir.

SOPHIE : Il s' est rendu, ils vont le tuer.
VINCENT : Ils vont le tuer. Je m' en vais.

Vincent commence à prendre ses affaires pour sortir. André tente de le retenir.

ANDRÉ : Oh, ben non, Vincent ! Il ne faut pas partir comme ça, c' est trop bête. On ne va pas rester sur une mauvaise impression ! *(Françoise se lève pour partir.)* Françoise ! Ah, j' ai bien cru qu' il allait tous nous faire fusiller quand vous lui avez dit que vous souhaitiez leur défaite ! *(Le Docteur se lève.)* Jean-Paul, ne partez pas, on n' a même pas encore goûté le gâteau ! *(Puis Pierre.)* Pierre ! Restez assis, ne faites pas l' imbécile... c' est l' anniversaire de Sophie... on n' a pas encore soufflé les bougies ! Allez Sophie, sers donc à boire à tes invités ! Victor ! Dis-leur de rester ! Ce sont tes hôtes, oui ou non ? Il ne faut pas qu' on se quitte comme ça ! C' est un grand jour, aujourd' hui ! On est vivants... on est tous vivants ! *(Tout le monde est sorti petit à petit... il ne reste que Sophie, Victor et André.)* Bon... Alors... je vais vous laisser... je vais y aller... Victor... On est amis ?

VICTOR : Bien sûr qu' on est amis, André.

André sort. Les images du film qu' il a prises au début de la pièce défilent sur le décor.
Non.

FIN